VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 11 AOUT 1914 NUMERO 13

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

HAUTE APPROBATION

Sous ce titre, nous lisions dernièrement dans l'*Action Sociale* de Québec, la note suivante:

"Sa Sainteté le Pape Pie X a daigné accorder une bénédiction toute spéciale à l'oeuvre des Caisses Populaires et à son fondateur, M. le Commandeur Desjardins.

"Sa Sainteté a daigné s'entretenir avec Son Eminence le Cardinal Bégin des Caisses Populaires canadiennes et a marqué sa haute approbation en voulant bien les bénir ainsi que celui qui s'en est fait parmi nous l'apôtre et le propagateur infatigable.

"C'est un très précieux témoignage dont les Caisses Populaires, qui sont de véritables caisses paroissiales, ont le droit d'être heureuses et fières et une très belle récompense pour leur fondateur, dont le zèle est si largement connu et apprécié partout au Canada, même aux Etats-Unis et en Europe."

Vaudrait peut-être mieux ne rien ajouter à cette note qui est tout un plaidoyer en faveur des Caisses Populaires Desjardins.

Ce message d'approbation, venant de la plus haute autorité qui soit sur terre, et à nous transmise par le primat du Canada, est bien en effet, "le plus précieux témoignage" que pouvait désirer cette oeuvre profondément chrétienne et populaire.

Il est bon de considérer que l'approbation de Notre Saint Père le Pape Pie X n'est pas simple formule d'encouragement à une bonne oeuvre quelconque; mais c'est en même temps qu'une précieuse bénédiction, un certificat de valeur réelle des C. P., émanant d'une autorité compétente. Car ne l'oublions pas, Pie X connait par expérience, pour en avoir établi un très grand nombre et y appartenir encore aujourd'hui, l'importance des Caisses Populaires.

Deux plus grands hommes n'étaient mieux faits pour s'entretenir avec connaissance de cause et se comprendre sur le problème social et les véritables intérêts des classes ouvrières, que le Pape du peuple Pie X et le promoteur des oeuvres sociales au Canada, le Cardinal Bégin. Tous deux issus de familles obscures, élevés pauvrement au milieu d'une population ouvrière, et plus tard dans l'exercice de leur ministère, mêlés au peuple, promoteurs d'oeuvres destinées à soulager ses besoins, arbitres de difficultés ouvrières, ils connaissent également bien la situation du peuple ouvrier, et s'y intéressent tout particulièrement par suite de leur éducation première et du milieu où ils ont été appelé à exercer le saint ministère à certaine époque de leur vie.

Nous considérons cette bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ accordée aux C. P. comme un ordre de poursuivre la campagne en faveur de ces mêmes C. P. D'ailleurs l'occasion unique que nous avons eu au Congrès tenu à Saint-Jean-Baptiste, les 1er et 2 juillet, de causer avec des représentants de différentes paroisses, nous a montré que l'idée de coopération pénètre tranquillement les esprits sérieux. On voit avec raison dans les Caisses Desjardins une protection contre l'usurier, une école d'économie, une force de ralliement, un lien d'union, un secours mutuel en même temps qu'un facteur important dans la formation morale de nos paroisses.

Inutile d'insister sur tous ces points; ils semblent trop évidents. Le côté moral ou religieux de la Caisse Desjardins est aussi évident que les avantages purement matériels. En effet, apprenez à l'ouvrier de toute condition, et mieux encore à la jeunesse en général, la valeur du sou, l'importance de la petite économie, non pas pour en faire des avaricieux, mais des administrateurs consciencieux des quelques biens temporels que nous prête le bon Dieu, et du coup vous avez frappé à mort l'intempérance, le luxe effréné, ridicule et scandaleux, la passion de la jouissance: voyages inutiles, théâtres, amusements coupables et dispendieux, dépenses inutiles, etc.

Et c'est cette vue d'ensemble des bienfaits de la Caisse Desjardins qui fait qu'on la considère comme une *oeuvre paroissiale*, et non des moindres.

Remercions Notre Très Saint Père d'avoir encouragé cette oeuvre par sa bénédiction; sous un si haut patronage, poursuivons cette oeuvre de bienfaisance chez nos populations.

Tous les amis du fondateur des Caisses Desjardins se réjouiront de ce qu'après l'avoir honoré du titre de Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire, le Pape Pie X envoie une bénédiction spéciale à ce bienfaiteur du peuple qui a nom Alphonse Desjardins.

J.-C. ST-AMANT, Ptre.

UN EMPIRE BILINGUE

(Du *Droit*)

Aucun Irlandais qui connaît le passé et le présent de sa race en Irlande ne peut refuser d'admettre que les Canadiens français font leur lutte exactement sur les mêmes lignes que celles suivies par la race irlandaise chez eux dans leur terre natale. Aucun Ecossais—du moins, aucun originaire des "Highland Scots"—peut ne pas sympathiser avec la lutte actuelle de ses frères et concitoyens français, si similaire aux luttes passées et présentes des "Highland Scots". Et, comme je l'ai démontré dans un article précédent, aucun sujet Britannique d'aucune race, à moins qu'il ne veuille nier que le pays de Galles soit vraiment britannique, ne peut plus se cramponner à l'illusion qu'une amalgamation de races et de langues est nécessaire à l'unité ou la solidité nationale, surtout lorsqu'il considère l'état actuel de ce pays et des écoles galloises, tel qu'exposé par l'Inspecteur en chef Edwards, à la Conférence Impériale d'Education à Londres.

Maintenant, quelle est la dernière expérience de l'autonomie britannique? Assurément, la grande—bien que récemment formée—la grande puissance de l'Afrique Sud Unie. De tous les pays où flotte notre drapeau, l'Afrique-Sud Unie est aujourd'hui le plus attrayant pour quiconque veut observer la véritable liberté constitutionnelle britannique, dans la première gérance des affaires d'un nouveau Dominion, et la confiance et la force nationales, engendrées par les méthodes du "British fair-play", non comme ce fair-play mal compris et travesti de l'Ontario, mais comme on le comprend et comme on l'administre de nos jours dans les grands Dominions autonomes, et comme lentement, mais sûrement, il commence à être appliqué dans les trois pays qui ont conservé leur langue et leur nationalité séparées durant tant de siècles, les pays d'Ecosse, de Galles et d'Irlande.

L'Afrique-Sud Unie était représentée au Congrès Impérial d'Education à Londres, en 1911. Permettez-moi de faire remarquer ici que l'Ontario n'y était pas représenté. Pourquoi ne l'était il pas? Son délégué aurait appris certains faits; il aurait connu certaines manières de voir qui auraient peut-être affecté le programme adopté l'année suivante à Toronto.

L'Afrique-Sud-Unie était représentée par le Dr Thomas Muir, Surintendant Général de l'Instruction dans la Colonie du Cap; et par le Dr Viljoen, Directeur de l'Instruction dans l'Etat Libre d'Orange.

Permettez-moi, ici, de dire quelques mots au sujet de ce nouveau Dominion si remarquable. Fédéré en 1910 il est composé de la Colonie du Cap, de l'Etat Libre d'Orange, du Transvaal et du Natal. Il y a quelques années seulement nous combattions, l'épée à la main, pour une grande partie de ce territoire. Ceux qui ont combattu pour nous empêcher de pénétrer dans ce domaine y sont encore, ils sont les survivants de cette effroyable guerre. Un des Généraux qui ont lutté contre nous est aujourd'hui Premier Ministre de l'Afrique-Sud-Unie; celui qui lui a demandé de former un ministère est le fils du Premier Ministre en Angleterre qui, le premier, a déclaré la guerre contre les Boers, M. Gladstone. Pas n'est besoin de dire que la langue hollandaise est prédominante dans la plus grande partie de ce dominion. Pas n'est besoin de dire que la nationalité hollandais est forte.

De quelle manière l'Angleterre s'est-elle comportée envers ce peuple. Elle a basé sa conduite sur le principe de la confiance mise pleinement dans les habitants du pays. Elle a pris leur pays avec l'épée, et l'a remis entre leurs mains avec une large charte de libertés constitutionnelles et législatives. Elle a invité les Généraux à ses conciliabules; elle a créé Louis Botha Premier Ministre de l'Afrique-Sud-Unie.

Et dans ce pays aux merveilleuses expérimentations constitutionnelles qu'a-t-on fait de l'instruction; qu'a-t-on fait de la langue? Est-ce que l'Angleterre a importé dans l'Afrique du Sud les théories anciennes, brisées d'il y a quelques siècles, l'idée usée et rejetée que tout homme qui voudrait vivre sous le drapeau anglais doit devenir, dans la langue et dans toute autre chose, un "Englishman", et que, s'il ne fait pas cela on soupçonne sa loyauté.

Non. Les hommes d'État Britanniques ont proposé autre chose que cela pour l'Afrique du Sud; car il y a les pays de Galles, d'Irlande, d'Ecosse, et la province de Québec pour prouver que de telles théories et de telles idées sont absolument erronées.

Au Congrès Impérial d'Education le Dr Viljoen a pu dire qu'une entente avait été conclue qui est en substance comme suit:—

1. Les deux langues, l'anglais et le hollandais, sont compris dans le cours d'instruction et les sujets d'examens pour tous les certificats généraux d'instituteurs.

2. Une épreuve supérieure et une épreuve moyenne, les deux orales et écrites, font partie de ces examens; et le candidat passera l'épreuve supérieure dans l'une ou dans l'autre langue.

3. Dans son examen le candidat a le choix libre de faire ses réponses dans la langue anglaise ou la langue hollandaise.

Tant pour les instituteurs futurs que pour ce qui est de ceux qui enseignent actuellement:—

1. Aucun instituteur, soit de l'une ou de l'autre langue, ne peut être puni de son manque de connaissance de l'autre langue pourvu qu'il remplisse de manière satisfaisante les devoirs pour lesquels il a été nommé.

2. L'on offre aux maîtres d'école qui ne possèdent qu'une seule langue des facilités spéciales pour se qualifier dans les deux langues.

Voilà pour les instituteurs. Maintenant pour les élèves:—

1. "Dans les formes inférieures et les formes élémentaires, jusqu'à la quatrième inclusivement la règle sera que l'instruction soit faite *dans, et par* la langue maternelle: *mais les parents peuvent exiger* que leurs enfants soient instruits dans l'autre langue comme sujet d'étude, et aussi que l'autre langue soit graduellement introduite et qu'elle serve par la suite comme second moyen de communication *selon l'intelligence de l'enfant.*"

2. "Au-delà de la quatrième forme, l'on devra se préparer pour l'instruction dans les *deux langues*, de sorte que les parents puissent choisir l'une ou l'autre langue comme sujet d'étude et *l'une ou l'autre comme le seul moyen d'instruction;* où les parents peuvent choisir que l'enfant reçoive l'instruction dans les deux langues et que les deux servent comme moyens d'instruction."

Dans le cas où les parents n'exercent pas la prérogative du choix l'enfant sera instruit *dans et par* la langue qu'il connaît et qu'il comprend le plus; et, en autant que cela sera possible, la seconde langue lui sera enseignée comme sujet d'étude et employée comme moyen d'instruction."

Or, nous voyons que ce n'est pas dans l'Ontario prétentieux et fanfaron que nous trouvons le plus haut développement du véritable progrès et de la véritable liberté Britanniques dans cette matière si importante de l'instruction publique.

Le Dr Viljoen nous donne la clef, le principe fondamental, sur lequel et par lequel cette question a été traitée. Ecoutez bien ses paroles, ô mages de Toronto:—

"Vous remarquerez, donc, que le but du Comité Spécial et du Parlement dans leur traitement de cette question était *d'enlever tout élément de coercition dans quelque forme qu'elle existât.* La seule coercition qui reste, c'est que l'instruction première de chaque enfant dans l'Union de l'Afrique-Sud, doit, autant que possible, être donnée seulement ou principalement dans la langue mieux connue et comprise de l'enfant. Quant au reste, des facilités égales sont fournies pour l'emploi des deux langues comme moyens d'instruction, et pour l'instruction dans ces langues comme sujets d'étude. Nous avons l'espoir que l'arrangement conclu par le Parlement est dans l'intérêt de la nation; qu'il éteindra des controverses qui ont rendu le passé bien amer; il établit l'égalité sur la base de l'esprit de tolérance et de concorde qui a présidé à l'union de l'Afrique du Sud."

Qu'elles sont nobles ces paroles, M. le Rédacteur. Et elles me rappellent qu'il y a une autre union constitutionnelle, formée elle aussi, dans "un esprit de tolérance et de concorde"; et c'est notre propre Confédération Canadienne.

Comment se fait-il que près d'un demi-siècle après que l'"esprit de tolérance et de concorde" eut formé une union heureuse et qui promettait beaucoup—comment se fait-il, que nous soyons obligés de nous tourner vers la plus récente de ces Unions, celle de l'Afrique du Sud, pour une leçon et un exemple?

A qui la faute? Le blâme est-il attribuable aux Canadiens français? Au moment actuel l'admiration de tous les Canadiens est excitée par la fermeté admirable avec laquelle le vieux Québec a tenu sa parole dans le maintien de ce large 'esprit de tolérance et de concorde" de 1863 et 1867.

Laquelle de nos provinces canadiennes a manqué à cet égard, a été ladre, a outrepassé toutes les mesures du "fair-play" en matière d'éducation; a constamment rêvé au jour où un esprit plus étroit et même compréhensif serait substitué aux plans sages et à l'esprit de tolérance des Macdonald, des Cartier et des autres hommes qui ont élevé cette jeune nation.

C'est la province d'Ontario, Monsieur, qui doit regarder avec honte l'aurore splendide de l'Afrique-Sud-Unie.

C'est la plus vieille des communautés Britanniques qui doit faire la honte des plus nouvelles.

Bien à vous,
Robert F. Phalen.
North Sydney, N.-E.

DE RETOUR DE WINNIPEG

—Mon Père, nous avons été un peu déçus, en lisant le Bulletin de dimanche dernier; pas un traître mot de votre voyage à Winnipeg.

Ah! je sais qu'il est de bon ton, pour tout citadin qui se respecte, de coucher par écrit ses impressions, dès qu'il s'éloigne à distance d'un jet de pierre du seuil de son bureau; mais j'ai filé trop vite pour pouvoir prendre des notes; et depuis mon retour, je n'ai pas eu le loisir de rassembler mes souvenirs.

—Vous pourriez toujours nous dire ce que vous pensez des pays que vous avez traversés.

—D'abord, vous connaissez tous le trajet entre Hull et Mattawa; plus loin, de Sudbury à Kenora, on ne voit guère que des déserts et des savanes. Port Arthur et Fort William sont évidemment destinés à jouer un grand rôle dans le trafic du grain; mais actuellement ces deux petites villes rivales sont encore dans leurs langes. Pour tout le reste, je vous avoue, que c'est d'un oeil plus ou moins distrait, que j'ai vu se dérouler sous les fenêtres de notre Pullman, les baies échancrées du Lac Supérieur, les rampes invraisemblables du Canadien Pacifique et les premières vagues de cette mer uniforme, qu'on appelle la grande prairie.

—Mais Winnipeg?

—Winnipeg m'a laissé plutôt froid; on m'avait trop vanté sa beauté et sa richesse. A part certains quartiers nouveaux transformés en jardins artificiels, par l'argent des millionnaires, la Reine de l'Ouest m'a paru ressembler, traits pour traits, à toutes les villes américaines, qui ont surgi tout à coup sous la poussée de l'émigration. Des rues larges, propres, bordées de capricieux cottages à peu près de même taille avec une bavette de gazon piquée de frêles arbustes. Partout une fiévreuse activité, des foules affairées, qui se poursuivent au pas de course; partout la bigarrure et le bruit d'un véritable bazar. Si tout ce monde-là finit un jour par s'asseoir, si les grandes améliorations projetées sont menées à bonne fin, si surtout l'aqueduc du Lac des Bois parvient à abreuver d'eau potable cette population de 200,000 âmes, il deviendra possible à un Canadien ordinaire de s'acclimater à Winnipeg.

—Et Saint-Boniface?

—Je crois que cette petite ville qu'on appelle là-bas avec une pointe d'ironie *the holy city*, est plus intéressante à visiter que le parc Tuxedo et les créations nouvelles d'Armstrong Point et de Crescent Road. Elle est un véritable musée de monuments, qui proclament bien haut la fécondité de l'apostolat français et l'admirable vitalité de l'Eglise catholique au Manitoba. J'ai vu là des institutions religieuses plus nombreuses et plus florissantes que celles d'Ottawa, des maisons d'éducation tout aussi bien outillées que les tout aussi modernes et plus renommées de Montréal.

—Et nos frères de l'Ouest?

—Ils m'ont semblé prospères, dégourdis et pas du tout défigurés. Ils sont bien vivants et tous moins résignés que jamais à mourir. Ils sont bien un peu comme nous, affaiblis par le stupide esprit de parti; mais je suis convaincu qu'ils en guériront plus vite que nous. Ils sont restés profondément attachés à la foi. Je n'en veux d'autre preuve que ce tour de force, qu'ils viennent d'accomplir à Winnipeg, en fondant la paroisse du Sacré-Coeur. Deux ou trois cent familles canadiennes-françaises étaient disséminées dans les limites de la ville. Au premier appel, elles viennent se ranger autour du R. P. Portelance, o.m.i., et dans le court espace de dix ans, on voyait sortir de terre, comme par enchantement, une église et une école, qui sont aujourd'hui à juste titre l'espoir et l'orgueil de tous nos compatriotes du Manitoba. C'était justement pour assister au jubilé d'argent du R. P. Portelance, que je suis allé dans l'ouest. J'ai suivi, article par article, tout le programme des fêtes, qui ont duré trois jours, et je ne crains pas de déclarer que jamais, dans la chrétienne province de Québec, aucun pasteur n'a reçu de ses ouailles des témoignages plus touchants et plus délicats de reconnaissance.

Nos frères de l'Ouest sont restés Français.

Ils sont peut-être moins anglifiés que plusieurs d'entre nous. Pour procurer à leurs enfants l'avantage d'apprendre leur langue maternelle, ils sont prêts à tous les sacrifices. Après avoir payé leurs taxes régulières aux écoles publiques, les Canadiens de Winnipeg se saignent, chaque année, cinq à six mille piastres, pour soutenir leur école paroissiale. Et remarquez bien qu'ils ne sont pas 300 familles, qu'ils ont une dette énorme sur leur église et que la plupart des enfants ont plusieurs milles à faire pour suivre les cours de français. Voilà certainement un bel exemple pour nous.

Nos frères de l'Ouest ont le culte de tout ce qui est français. J'ai trouvé dans l'église du Sacré-Coeur de Winnipeg une statue de Jeanne d'Arc, si belle, à la figure si expressive, que j'ai pris la résolution d'en installer une semblable ici.

N'allez pas vous imaginer que ces sentiments n'existent que chez les vieilles souches et que la génération qui pousse se laissera plus facilement assimiler.

J'avisai un jour un charmant bébé sur la vérandah du presbytère, et j'eus la curiosité de lui demander son nom.

—Je m'appelle Paul Aubin. J'ai deux ans et cinq mois—Je suis Canadien français. Entendez-vous, messieurs les Anglais?

Nul doute qu'à chaque fois que Paul faisait ainsi sa profession de foi, tous les Anglais de Winnipeg devaient en avoir la chair de poule.

—Oui, mais reste à savoir si dans vingt ans, ce petit bonhomme aura encore les mêmes idées. Les jeunes gens se laissent éblouir si facilement par tout ce qui reluit.

—Je suis convaincu qu'il se trouvera bien, parmi les prêtres du Manitoba, quelqu'apôtre clairvoyant pour s'occuper des jeunes gens et pour rallier autour d'un noble idéal le blé qui lève.

D'ailleurs chez nos Canadiens de là-bas, il n'y a pas que je sache, ce petit dédain précieux pour le vieux Québec, qu'on rencontre parfois dans certains centres américains.

Nous avons à Winnipeg quelques-uns de nos anciens concitoyens. Si vous aviez pu voir avec quel élan ils sont venus me serrer la main. Plusieurs ne m'avaient jamais vu; mais du moment que je venais de Hull, j'étais pour eux plus qu'un compatriote, j'étais comme un frère depuis longtemps attendu.

Bref, je suis enchanté de mon voyage.

Arthur Guertin, o.m.i.

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le rédacteur de
la *Liberté.*

Le dernier appel aux électeurs pour le renouvellement du gouvernement au Manitoba, m'a suggéré quelques réflexions que je vous soumets, pour les publier, si vous le jugez à propos.

Dieu merci! ces élections sont terminées et avec elles le triste spectacle qu'offrent leur préparation, où le mensonge, l'hypocrisie et les mille petites infamies forment le décor de fond; de même que celui qu'il nous a été donné de voir tant d'argent gaspillé en trafics honteux, dont le formidable total, employé en travaux publics urgents, tels que routes et canaux, aurait pu enrichir autrement la province. C'est pourtant de cet amas de vilaines choses que, de nos jours naissent les gouvernements. Mais passons. Ce qu'il faut envisager maintenant c'est le résultat au point de vue catholique et français, le *seul* qui aurait dû et devrait toujours nous intéresser. Or, sur ce sujet, la lecture des journaux Français des deux partis est bien écoeurante. On sent que chez eux le triomphe du parti qu'ils représentent leur tient plus au coeur que celui de l'idée qui nous est la plus chère.

Pour celui, qui sans parti pris, veut bien examiner la question de près, journaux, candidats et un grand nombre d'électeurs n'ont voulu voir la cause Catholique qu'en bleu ou en rouge, suivant la couleur des lunettes qu'ils se sont *incrustées* sur le nez sans vouloir les enlever pour la regarder tout simplement àla clarté de la lumière blanche.

Au Manitoba, pour nous, Canadiens-Français *Catholiques*, dans le temps où nous vivons, quel avantage pouvons-nous bien avoir plutôt bleu que rouge, ou rouge plutôt que bleu, et à soutenir l'un plutôt que l'autre? A notre égard les chefs se valent tous deux Tous deux sont également esclaves de la preuve; et l'autre, à l'accusation portée contre lui, dans ce même nifeste de l'*Orange Sentinel* en est l'Orangisme pour rétablir nos écoles séparées, ne trouve rien de mieux que de s'aplatir et de nier, sans prononcer un seul mot de remerciement à l'adresse des Catholiques à qui il doit pourtant sa réélection. Alors pourquoi s'inféoder à l'un ou à l'autre? En le faisant, c'est répondu à cette question: A quelle sauce rouge ou bleue, voulez-vous être mangés?

Dans tous les cas, les Catholiques de parti auront toujours été et seront encore les dindons de la farce. Voilà ce qu'ils n'ont jamais voulu comprendre depuis vingt ans que nous avons été dépouillés de nos droits.

Or, dans les luttes que nous avons à soutenir, il n'y a qu'une seule règle de conduite à suivre: prendre toujours et sans hésiter le parti de Dieu, c'est le seul parti de l'honneur et de la victoire, comme le disait le brave colonel Paqueron. Les demi vérités, les demi croyances, les demi dévouements, ne sont que bagages des âmes médiocres, qui appellent modération ce qui n'est que lâcheté ou impuissance.

C'est pourquoi, il eût été plus digne, plus logique d'éliminer le bleu et le rouge, pour concentrer toutes les forces catholiques françaises sur un seul candidat indépendant, partout où il y avait la chance pour nous, de faire élire un Canadien Français. On eut évité ainsi cette lutte bête et honteuse entre un catholique bleu et un catholique rouge, tout en économisant des sommes considérables qui auraient pu servir à des oeuvres plus utiles et surtout plus morales que celle de réchauffer, Dieu sait comment, le zèle des électeurs.

Tout ceci revient à dire, qu'ici, au Manitoba, les catholiques devraient avoir assez de discipline et assez de foi, pour n'être que Catholiques. Leurs représentants formeraient un petit groupe qui serait à même de jouer un rôle semblable à celui des députés catholiques allemands à la chambre de l'empire, qui dans une lutte pareille a fini par forcer le prince de Bismark à capituler.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments.

F. MOLLOT.

* * *

Je suis heureux de me rendre à votre invitation de vous indiquer ce en quoi vous avez insulté et injurié notre vénéré Archevêque et notre clergé en général.

Premièrement vous devez savoir que la gravité d'une insulte se mesure par la dignité et le respect dus à la personne à qui elle est faite; on peut l'insulter en lui manquant de respect, en lui disant des injures, ou en portant contre elle les plus viles et les plus fausses accusations.

Je ne sais si vous êtes catholiques et si vous possédez encore un peu de sens catholique. J'aime à le croire. Alors vous devez savoir que l'Archevêque est le gardien des intérêts catholiques dans son diocèse, et que comme tel, il est obligé de parler, d'agir, d'encourager et même de combattre; vous devez savoir aussi qu'ayant reçu de Dieu la mission de veiller aux intérêts de tout ce qui se rattache à la religion, il ne peut s'en désintéressé; vous savez que quand Monseigneur l'Archevêque traite de questions religieuses mêlées à la politique, il ne le fait pas comme simple politicien qui n'a pas d'autre intérêt que celui de son parti ou tout au plus l'intérêt matériel de ces électeurs, mais il le fait comme Evêque de l'Eglise de Dieu.

Maintenant voici: dans votre article du 16 juillet dernier intitulé "Le clergé aux Elections," vous dites: "C'est le vote clérical qui, dans le poll central de St-Boniface ainsi que dans le poll de St. Norbert ajouté aux corrupteurs et aux bourreurs de boîtes de bulletins, au nombre de 150 qui ont donné la majorité à Joseph Bernier dans le comté de St-Boniface; c'est le vote du clergé ajouté à l'influence des faussaires politiques et aux trompés au nombre de 56 qui ont donné la majorité à M. Roblin dans le comté de Dufferin."

Maintenant quel but avez-vous d'associer le vote du clergé aux corrupteurs, aux bourreurs de boîtes de bulletins et aux faussaires politiques, si ce n'est de rabaisser notre clergé au même niveau que ces corrupteurs, ces bourreurs et ces faussaires; il vous est impossible de le nier intelligemment.

Dans un autre article à la même date intitulé: "l'heure du jugement," vous dites: "Jour mémorable à jamais pour les catholiques français le 10 juillet 1914. Roblin a marqué au fer rouge comme menteur Monseigneur Langevin au cours de sa campagne. Roblin a marqué au fer rouge Jos. Bernier comme traître en parlant à Roland. Roblin a ouvertement renié tous ces candidats Français et catholiques et a frappé de son poing fermé, entre les deux yeux, tous les électeurs catholiques de cette province à différentes reprises durant sa tournée électorale; *Mais comme de malheureux caniches ils sont tous revenus caresser de leur langue le talon de la botte dont ils avaient reçu la pointe.*"

Dans cette comparaison (tous comme des caniches) l'Archevêque, le clergé et les catholiques inclus. Peut-on insulter plus

(*A suivre sur la page 7*)

ILS NE CAPITULERONT JAMAIS

C'est la reponse des Belges aux Sommations Allemandes

LES FORTS DE LIEGE TIENNENT BON

Londres, 9.—Une grande bataille a décidé du sort de la ville de Mulhause en Alsace Sud. Cette ville a une population de 95,000 habitants. Les Français l'ont emporté après une rude lutte. On annonce que les pertes des Allemands ont été de 30,000 et celles des Français de 15,000.

Paris, 9.—La prise de Mulhause a été marquée par la capture de Altkirch. Un régiment français s'est emparé des retranchements allemands à la pointe de la baïonnette. La nuit a permis aux Allemands s'échapper à la poursuite des troupes françaises.

Paris, 9.—Paris ne craint nullement l'attaque des Zeppelins. Le fameux aviateur Védrines a juré de se sacrifier et de détruire le premier Zeppelin qui paraîtrait.

Londres, 10.—On annonce une rencontre dans la vallée du Rhin entre les troupes françaises et les troupes allemandes et autrichiennes, près de Neu Breisach, dans laquelle ls troupes françaises auraient du retraiter.

L'armée française aux prises avec les Allemands est celle qui envahit l'Allemagne par voie de Belfort et qui a déjà défait les Allemands à Altkirch et Mulhause.

Avec le concours des aéroplanes une violente lutte s'est engagée samedi matin dans les Vosges. Un terrible assaut mit les Français en possession des passes de Bonhomme et de Sainte-Marie. Fiers de ce succès, ils s'emparèrent dimanche matin d'une forte position au-dessus de la mine de Sainte-Marie.

De part et d'autre, on attend des renforts.

Paris, 10.—On rapporte que des milliers de Français et d'Allemands ont été tués dans une rencontre dans les Vosges.

Les troupes allemandes tentèrent d'arrêter la marche des troupes françaises. Une lutte très rapprochée s'engagea qui se termina par un combat à arme blanche. A la fin les Allemands durent retraiter.

Ils se sont réfugiés sous les murs de Neu Breisach. Les Français sont maintenant devant cette ville.

Bruxelles, 10.—On confirme le rapport que les troupes allemandes ont cessé leur marche en avant dans la vallée de Ourthe. Ils se replient sur leurs réserves et construisent des ouvrages de défense. Au nord de Liège, les Allemands continuent à toujours aller de l'avant.

Londres, 10.—Une dépêche de Bruxelles annonce qu'au nombre des morts à Liege se trouvent le prince Guillaume de Liepe et son fils.

Londres, 10.—Une dépêche de Bruxelles confirme la nouvelle de l'occupation de Liège par les troupes allemandes.

Bruxelles, 10.—Une déclaration officielle du Bureau de la Guerre déclare que les Allemands ont investi Liège mais que les forts tiennent toujours bons.

Londres, 10.—Le correspondant du "Standard" à Bruxelles déclare que le ministre de la guerre l'autorise à déclarer que Liège n'est pas pris.

Londres, 10.—Le correspondant du "Daily Telegraph" télégraphie de Bruxelles que les Belges ont fait sauter la vieille forteresse de Liège afin que les Allmands ne s'en puissent pas servir.

Londres, 10.—Une armée de 30,000 Autrichiens se concentre à Basle, près de la Suisse, pour repousser l'attaque des Français. On dit que l'Allemagne mobilise une autre armée de 1,000,000 pour envahir la France. On rapporte que les armées autrichiennes et allemandes ont remporté une victoire sur l'est de la Meuse. La bataille aérienne entre les Belges et les Allemands a été mortelle. Un aviateur belge s'est sacrifié en détruisant un Zeppelin.

Paris, 10.—Le Bureau de la Guerre admet que les troupes françaises ont éprouvé de fortes pertes en s'emparant de la passe de Sainte-Marie aux Mines, dans les Vosges, au-dessus de Colmar.

A LIEGE

Bruxelles, 11.—Une lutte désespérée se poursuit toujours à Liège: les Allemands font un dernier effort pour réduire les troupes belges et s'emparer des forts qui entourent la ville.

Le Bureau de la Guerre a annoncé que le combat a repris à quatre heures ce matin alors que l'artillerie allemande ouvrit un violent bombardement des forts.

"Les défenseurs, dit la déclaration officielle, résistent vaillamment à un bombardement presque continuel. La lutte pour la conquête des forts se continue toujours, occasionnant de terribles scènes de carnage et de beaux exemples d'héroïsme."

Les Allemands reprirent leur attaque après que le général Lehmant eut refusé l'invitation à capituler du général allemand Von Emmich. Voici dans quels termes le général belge envoya sa réponse: "Les Belges peuvent mourir mais ils ne se rendront jamais."

La reprise de l'attaque indique que les Allemands ont été renforcés du troisième corps, connu sous le nom de "Brigade d'Acier" et fort de 40,000.

Si ce rapport est exact, le nombre des Allemands maintenant devant Liège est de 160,000.

Amsterdam, 11.—Plusieurs journaux annoncent que toute une division de l'armée allemande est tombée dans une embuscade près de Liège et a été annihilée.

Ce rapport, qui n'est pas officiel, dit que les forces combinées de la France et de la Belgique ont attaqué les Allemands et les ont attirés dans l'embuscade. Les pertes allemandes seraient de 8,000 tués, 10,000 blessés et 17,000 prisonniers, soit en tout 35,000 hommes. Ce rapport n'a pas été confirmé.

Bruxelles, 11.—De forts détachements de troupes françaises ont traversé les rues de cette ville. Les citoyens leur ont fait un enthousiaste manifestation.

Londres, 11.—Une dépêche officielle de Bruxelles déclare que les pertes allemandes dans les derniers assauts ont été de 2,000 tués, 20,000 blessés et 9,700 prisonniers.

Paris, 11.—Le Bureau de la Guerre annonce que les troupes françaises ont repoussé les troupes allemandes qui avaient envahi la France à Esch. La cavalerie allemande, supportée par l'artillerie, rencontra les troupes françaises à Spincourt, dans le département de la Meuse, et fut mise en déroute après un rude combat.

On ne dit rien des pertes de part et d'autre. C'est la première bataille sur le sol français depuis l'ouverture de la guerre.

Le Bureau de la Guerre annonce aussi qu'une tentative des Allemands de reprendre, dimanche soir, Mulhause et Carney a échoué bien que les Allemands fussent en nombre supérieur.



INFANTERIE SERBE

ESCARMOUCHES SUR LA FRONTIERE FRANCAISE

Paris, 6 août. — Une légère escarmouche s'est produite entre les troupes françaises et allemandes à Norroy-le-Sec, village situé à 12 kilomètres de Bricy, en Meurthe-et-Moselle. Les Allemands ont eu plusieurs tués et blessés; les Français n'ont subi aucune perte.

Les combats d'avant-garde continuent tout le long de la frontière; de nombreux blessés français et allemands ont été dirigés sur Nancy.

Le ministre de la guerre a publié un bulletin disant qu'aucune force allemande n'avait encore dépassé la ligne des forts extérieurs, bien que les avant-gardes des forces allemandes aient passé la frontière en plusieurs endroits.

Le ministère de la guerre n'a pas encore annoncé à quel général serait confié le haut commandement des troupes françaises. Le général Galliéni, qui commandait le corps expéditionnaire de Madagascar, et le général de Castelnau commanderont probablement des groupes d'armée. Le général Joffre a quitté Paris pour la frontière.

Le plan de campagne de l'Allemagne était, dit-on, dans les milieux militaires, d'envahir la France en plusieurs endroits, les corps principaux devant se diriger sur Mézières, en passant par le Luxembourg et la Belgique.

On affirme que le kaiser avait l'espoir de voir les troupes allemandes à Paris quinze jours après les violations de frontières, mais les troupes françaises étaient prêtes et jamais l'esprit des soldats n'a été plus patriotique, ni plus décidé à vaincre les envahisseurs.

M. Millerand, ancien ministre de la guerre et officier démissionnaire, a demandé à M. Messimy, ministre de la guerre, sa réintégration dans l'armée.

LE GENERAL PAU COMMANDERA UNE ARMEE

Paris, 5 août. — Le général Pau, "le glorieux manchot de 1870", qui était passé au cadre de réserve il y a quelques jours, et entré ou conseil supérieur de la guerre, va recevoir un commandement actif. On annonce qu'il commandera une de nos armées.

La nouvelle a été reçue dans Paris avec une joie immense, car le général Pau est considéré comme un de nos plus éminents officiers généraux.

DEUX REGIMENTS DE HULANS ANNEANTIS

Paris, 5 août. — Le ministère de la guerre a publié, ce soir, un bulletin annonçant que deux régiments de uhlans ont été anéantis par l'armée belge.

Bruxelles, 5 août. — Le ministère de la guerre a publié le bulletin suivant:

"Les Belges ont combattu avec succès l'invasion allemande. Les pertes belges sont insignifiantes, comparées à celles des Allemands".

LA JOURNEE DE SAMEDI

Bruxelles, 8. (via Londres, 11.30 a.m.)—Un détachement de cavalerie française est arrivé à l'est de Liège aujourd'hui, d'après une nouvelle officielle publiée ici.

* * *

Stockholm, 8.—Quoique fortement endommagées, les forteresses de Liban sont encore debout. Aucun navire de guerre n'a été signalé durant le voyage. Tous les entrepôts et les quais de Hango, Finlande, ont été détruits par les Finlandais et les Russes. Les communications maritimes entre la Suède et le Finlande ont été rétablies.

* * *

Paris, 8.—Il est maintenant officiellement connu que les troupes anglaises sous le commandement du général French ont commencé à débarquer sur le sol français. Le débarqué des troupes s'est fait sous la direction d'officiers français parlant couramment l'anglais. La foule, dit-on, a fait une ovation aux soldats anglais. Personne ne peut dire cependant où ont abordé les troupes.

* * *

Londres, 8.—Une dépêche reçue par la Exchange Telegraph Company et datée de Lisbonne dit qu'à une réunion spéciale du parlement aujourd'hui, on a déclaré que le Portugal se plaçait, sans condition, du côté de l'Angleterre, au terme de son ancien traité. Cette déclaration a été accueillie par des acclamations enthousiastes pour la France et l'Angleterre.

* * *

Londres, 8, 5 a.m.—Les dernières dépêches de Bruxelles indiquent que l'armistice de 24 heures demandé par les Allemands a été refusé par les Belges.

Bruxelles, 8.—Via Paris.—On informe les journaux de source officielles, qu'aucune décision n'a encore arrêtée définitivement la requête d'un armistice par l'Allemagne; en attendant, la bataille continue.

* * *

Londres, 8.—5 a.m.—Une dépêche à la Exchange Telegraph Company, envoyée à Bruxelles, dit qu'une division de cavalerie allemande qui avait réussi à traverser la Meuse, au nord de Liège, a été surprise et pratiquement annihilée par l'infanterie et la cavalerie belges, appuyées par une batterie légère. La déroute des Allemands fut complète. Sept régiments allemands se sont rendus.

* * *

Bruxelles, 8, (Viâ Londres, 6 a.m.)—Le War Office publie une déclaration officielles disant que 125,000 Allemands ont pris part à l'assaut dirigé contre les forts de Liège, mais qu'ile ont complètement écroné et ne se sont emparés d'aucun des ouvrages de fortification. Trois corps d'armée ont été séparés par le feu des ennemis et rendus impuissants, déclare-t-on.

* * *

Londres, 8, (4.45 matin).—L'admission formelle d'une retraite temporaire des armes de l'armée allemande à Liège, qui arrive de Berlin aujourd'hui, rappelle le silence rigoureusement observé dans la capitale allemande depuis la déclaration de la guerre.

La seule voie télégraphique par voie de Berlin maintenant ouverte, passe par Amsterdam et est soumise à la plus stricte censure. Seules les courtes dépêches de caractère officiel peuvent quitter le pays.

* * *

Rome, 8.—Une déclaration attribuée au roi Victor-Emmanuel, en réponse à l'insistance et aux offrees de plus en plus avantageuses qui lui étaient faites par les représentants des deux empires teutons, actuellement en guerre, pour qu'il ne laissât pas ses alliés sans secours, soulève beaucoup de commentaires. Le roi se serait écrié: "Ni mon amitié pour mes alliés, ni les offres qui me sont faites quelque avantageuses qu'elles soient, ne me persuaderont que je dois vendre mon honneur et celui de mon pays."

La reine Hélène et ses enfants sont revenus au Quirinal aujourd'hui; Sa Majesté désirant ne pas s'éloigner du roi pendant la situation grave où se trouve actuellement l'Itaile. Elle a déclaré: "Ma place, en cas de danger, est à côté de mon mari."

La reine était accompagnée de sa belle-soeur, la princesse Nathalie de Monténégro.

LE "KOENIGIN LUISE"

Coulé en quatre coups de canon

Londres, 6.—Le torpilleur anglais "Lance" a été le héros du premier engagement naval de la présente guerre, en coulant le paquebot "Koenigin-Luise", de la Hamburg-American Line, qui avait été équipé pour poser des torpilles.

Le "Lance" n'a tiré que quatre coups de canon. Le premier a détruit le pont du bateau, le troisième et le quatrième ont arraché la poupe. Le "Koenigin-Luise" a coulé en six minutes.

Le "Lance" a sauvé 28 hommes de l'équipage, plusieurs d'entre eux étaient blessés. Deux avaient perdu un bras et une jambe, quatre autres avaient cessé de vivre.

Aucun homme de l'équipage du "Lance" n'a été blessé.

La "Koenigin-Luise" a été capturée au moment où elle posait des torpilles à une centaine de kilomètres d'Harwich.

NOUVELLE ATTAQUE ALLEMANDE

Deux forts réduits au silence.

Paris, 6 août.—A 4 h. 35 de l'après-midi, on annonce officiellement que la bataille continue autour de Liége avec acharnement. L'artillerie allemande a obligé deux forts à cesser le feu, mais les Belges résistent toujours avec une infatigable énergie.

* * *

Bruxelles, 6 août.—Dans un rapport officiel, le général belge Linear dit que la bataille de mercredi a mis aux prises 25,000 Belges et 40,000 Allemands. La victoire a été complète. Les attaques allemandes ont été repoussées sur toute la ligne, et le 7e corps allemand s'est retiré.

Les Belges ont relevé 600 blessés allemands.

LES ALLEMANDS PERDENT 25,000 HOMMES

Les Belges arrêtent plusieurs corps d'armée. Ils s'emparent de 27 canons.

Bruxelles, 7 août. Les allemands qui ont attaqué Liége demandent un armistice de vingt-quatre heures, d'après un communiqué du ministère de la guerre. Les Allemands admettent, dit-on, aussi au ministère, qu'ils ont perdu vingt-cinq mille hommes.

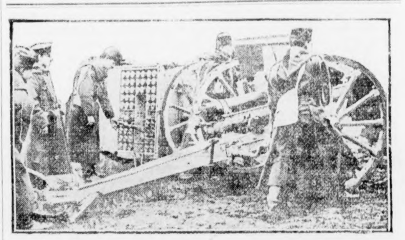
* * *

Paris, 7 août.—Un communiqué officiel du ministère de la guerre, à onze heures et demie, dit que la résistance opposée par les forts belges à l'armée allemande cotinue, d'après les dernières nouvelles. La lutte est des plus sérieuses.

Jusqu'à présent, l'avantage est pour les Belges qui, au nombre de 40,000, arrêtent plusieurs corps d'armée allemands. Plusieurs milliers d'Allemands sont morts, blessés ou prisonniers.

* * *

Bruxelles, 7 août.—On dit que l'attaque dirigée contre les forts de Liége a été abandonnée après trois jours de lutte. Les troupes se sont retirées sur la rive gauche de la Meuse. Les Belges ont pris 27 canons.



ARTILLERIE SERBE

LA PROCLAMATION DU ROI DES BELGES

"La nation entière a frémi."

Bruxelles, 7.—Avant de prendre le commandement de l'armée, le roi Albert a adressé la proclamation suivante à d'armée belge:

"Sans la moindre provocation de notre part, nos voisins, fiers de leur force, ont déchiré les traités revêtus de leur signature, et ont pénétré sur le territoire de nos pères parce que nous refusions de forfaire à notre honneur.

"Ils nous ont attaqué et le monde entier admire notre loyale attitude.

"Que la cause et notre indépendance nous encourage.

"Notre pays menacé a frémi et ses enfants ont bondi à la frontière.

"Braves soldats, je vous salue, au nom de la Belgique.

"Vous triompherez, parce que vous avez mis votre courage au service de la justice.

"Gloire à vous soldats et défenseurs de la liberté de notre patrie menacée."

Cinq individus habillés en prêtres, ont été arrêtés à la gare du chemin de fer et accusés d'espionnage. La foule indignée les a huées et menacés.

Un docteur, portant les emblèmes de la Croix-Rouge, s'occupait à soigner les blessés sur le champ de bataille, dans la banlieue de Liége, quand il fut menacé par des Allemands, qui le voyant prendre son revolver, l'étendirent raide mort sur le terrain.

ATROCITES ALLEMANDES

Ils fusillent des enfants de quinze ans.

Paris, 7.—On annonce de Morfontaine, près de Longwy, que les Allemands ont fusillé des jeunes garçons de quinze ans qui avaient prévenu les gendarmes de leur arrivée.

A Blamont, un sous-officier blessé a été achevé par les Allemands.

* * *

Londres, 7.—Un Américain du nom de Karl von Lauwery, arrivé ici ce matin, venant d'Allemagne affirme qu'il a vu un Français arrêté dans le train, à la gare d'Essen, sous l'accusation d'espionnage et fusillé devant tous les voyageurs.

CROISEUR ANGLAIS COULE

L'Amphion touche une torpille.

Londres, 6.—Un rapport de l'amirauté fait savoir que le croiseur anglais "Amphion" a été coulé ce matin en touchant une torpille. L'agent comptable Gedge et 130 hommes de l'équipage ont été noyés. Le capitaine, 16 officiers et 135 matelots ont été sauvés.

Dans un rapport précédent on avait annoncé que le "Koenigin-Luise", le bateau allemand qui était affecté au posage des torpilles, avait probablement dû poser quelques torpilles avant d'être coulé lui-même par le torpilleur "Lance".

"L'Amphion" était un petit croiseur de 3,440 tonnes.

SUCCES RUSSES

Les Allemands, repoussés, détruisent tout sur leur passage.

Saint-Pétersbourg, 5.—Les troupes russes ont pris contact avec l'ennemi sur presque toute la frontière au nord-est de la Prusse.

On dit que les Allemands ont reculé et qu'ils brûlent tout dans la région qu'ils traversent.

Une flotte de dix-neuf navires allemands a été vue hier, près de la côte de la mer Baltique, entre Memel et Libau.

Les navires russes de la mer Baltique ont saisi nombre de navires marchands allemands.

LA BELGIQUE PREND LES ARMES

L'Allemagne fait parvenir à Bruxelles un deuxième ultimatum. Une patriotique allocution du roi des Belges au parlement. "Nous ne sacrifierons pas l'honneur national."

Bruxelles, 4 août. — Le roi Albert a présidé aujourd'hui une réunion du sénat et de la chambre des députés.

Il a déclaré dans son discours que jamais, depuis 1830, la nation neutre ne s'était trouvée dans une situation aussi grave, ajoutant qu'il était de toute nécessité que chaque Belge fit son devoir et se résigne à tous les sacrifices qu'on lui imposerait pour empêcher la violation du territoire belge.

— Notre patrie est en danger, a dit le roi; laissez-moi faire appel à votre patriotisme, mes frères. A cette heure suprême, une seule pensée doit animer la nation. J'ai ordonné que le sénat et la chambre se réunissent, afin qu'ils puissent aider le gouvernement, en déclarant que nous voulons que notre patriotisme reste aussi pur que celui de nos pères. Vive la Belgique indépendante!"

Ces quelques paroles furent suivies d'une démonstration d'enthousiasme indescriptible.

Députés et sénateurs se levèrent alors et répétèrent en clameur les dernières paroles prononcées par le roi.

M. de Broqueville, premier ministre, parla de l'ultimatum envoyé par l'Allemagne à la Belgique et de la réponse de cette dernière, ajoutant que le gouvernement ne voulait pas sacrifier l'honneur du pays et que la nation résisterait, par tous moyens possibles, à l'empiètement de l'Allemagne sur ses droits.

— Nous devons donc crier: "Aux armes!" Dans ce pays de nos ancêtres, nous saurons ne pas faiblir, et si nous sommes conquis, nous ne nous soumettrons jamais. La Belgique, soutenue par l'énergie de ses fils unis, ne périra pas!"

Ces belles paroles ont été suivies d'une longue démonstration patriotique, et la reine et ses enfants, qui étaient présents, ont été chaleureusement acclamés.

M. Vandervelde, chef du parti socialiste, assistait à la réunion du cabinet, ce qui a permis à tous les partis politiques d'être représentés.

Le bruit circule aujourd'hui que l'Allemagne aurait déclaré la guerre à la Belgique.

Les Allemands ont passé la frontière à Gemmenich, au point de la jonction des frontières belges, hollandaises et allemandes.

Un train spécial, emportant toutes les valeurs de la Banque nationale de Belgique, a quitté cette nuit Bruxelles pour Anvers.

Une surexcitation extraordinaire a régné, ce matin, au moment où trois dirigeables allemands ont été aperçus manoeuvrant au-dessus de la ville. On croit qu'ils sont venus de Cologne.

Après avoir effectué une reconnaissance pendant plus d'une heure, les dirigeables ont disparu à l'est, dans la direction de la frontière allemande.

* * *

Bruxelles, 4 août. — On a appris à Bruxelles que les Allemands bombardaient Liège et Namur.

* * *

Bruxelles, 4 août, soir. — La reine Elisabeth et la princesse Marie ont quitté Bruxelles aujourd'hui et sont parties pour Anvers.

* * *

Londres, 4 août. — Les troupes allemandes ont pénétré de nouveau sur le territoire belge, près de Verviers, à l'est de Liège, suivant la dépêche envoyée de la légation française à Bruxelles à l'ambassade de France à Londres.

Dans un second ultimatum envoyé par l'Allemagne à la Belgique, l'Allemagne de déclaré qu'elle était prête à prendre, par la force des armes, si cela était nécessaire, toutes mesures considérées par elle comme essentielles.

Le second ultimatum de l'Allemagne a été remis par le ministre d'Allemagne à Bruxelles, à une heure avancée de la nuit, comme réponse de l'Allemagne au refus de la Belgique d'accéder au premier ultimatum de l'Allemagne.

Si l'on en croit le "Daily Mail", l'Allemagne aurait menacé de traiter le Belgique en pays ennemi et aurait manifesté l'intention de saisir le Congo belge si jamais la Belgique refusait de laisser passer les troupes allemandes.

Le journal belge "Chronique" fait savoir que les autorités belges ont saisi les postes de télégraphie sans fil installés par l'école allemande.

Un rapport officiel de l'ambassade de France a annoncé qu'un détachement de l'armée allemande, parti de Cologne, aurait pénétré en Belgique par Verviers.

Les Allemands auraient saisi les chemins de fer et s'avanceraient en force, précédés par des trains blindés, escortés d'un corps de motocyclistes.

* * *

Bruxelles, 3 août. — L'état de siège a été proclamé aujourd'hui dans les villes fortes de Liège, de Namur et d'Anvers.

Les préparatifs de l'armée belge indiqueraient que les hostilités commenceraient, pense-t-on, dans la province de Liège, où ont déjà pénétré les Allemands.

LE SABREUR

Quand les Vendéens, vainqueurs à Fontenay et ayant perdu dans leur déroute le fameux canon "Marie-Jeanne", le même qu'ils avaient pris aux républicains à Coron tout au commencement de la guerre, revinrent écraser les troupes de Chalbos devant cette ville de Fontenay, témoin de leur défaite, Jacques Vandangeon, de la paroisse d'Yzernay, était au premier rang, se battant comme quatre, lançant son cheval au plus épais de la mêlée et brandissant d'une manière terrible son grand sabre, qui n'en finissait pas.

Ce jour-là, lorsque les bleus furent en déroute, on s'aperçut qu'ils emmenaient avec eux la *Marie-Jeanne*, et les meilleurs cavaliers de l'armée catholique se lancèrent éperdument à leur poursuite, faisant, sur leur passage, un massacre épouvantable.

Finalement ils reprirent le canon après un rude combat et le ramenèrent en triomphe à Fontenay. Pour sa part, Jacques Vandangeon reçut, en guise de récompense, le nom de Sabreur qu'il avait bien mérité et dont il se montra toujours digne par la suite.

Remarquez que ce gas d'Yzernay n'avait pas plus de méchanceté qu'un poulet. Avant les guerres on l'avait toujours connu doux et bon et d'une admirable piété. Seulement, dans les combats, c'était un vrai démon, n'ayant peur de rien et à peu près aussi audacieux que M. Henri, qui aurait attaqué seul une armée entière.

Malgré cela, Jacques Vandangeon, tout sabreur qu'il était, traversa cette sanglante année 1793 sans recevoir de mal, et il était encore dans le pays avec Pierre Cathelineau, au temps des colonnes infernales, lancées à travers les Mauges et le Bocage par le féroce Turreau, lequel fut fait chevalier de Saint-Louis sous la Restauration, tandis que bien des Vendéens n'avaient pas de quoi manger.

Donc, les colonnes infernales circulaient dans les campagnes, incendiant les villages, massacrant les vieillards et les femmes, outrageant les jeunes filles et prenant les petits enfants que les soldats s'amusaient à jeter en l'air afin de les recevoir sur leurs baïonnettes.

Les cadavres remplissaient les chemins, les champs et les bois, et vous n'auriez pas pu marcher pendant une heure sans vous heurter à des ruines encore fumantes. La pauvre Vendée n'était qu'une plaie, et jamais les grands sanguinaires ne se montrèrent plus cruels que ces bleus des colonnes de Turreau.

Ils arrivèrent un jour à Yzernay. A leur approche, tous ceux qui étaient dans le bourg se sauvèrent, allant se cacher au fond des bois. Seul, assis au coin de son foyer, un vieil homme, brisé par l'âge, attendit les républicains. C'était le père de Jacques Vandangeon, le Sabreur.

Les bleus entrèrent dans la maison. Furieux de la fuite des habitants, ils s'emparèrent du vieux paysan, le conduisirent devant sa porte et, sans autre forme de procès, le criblèrent de balles. Après quoi, ils s'éloignèrent en chantant le *Ça ira*, non sans avoir mis le village au pillage.

Jacques Vandangeon ayant appris la mort de son père accourut à Yzernay, l'enterra pieusement et, sur sa tombe, fit le serment de le venger.

Or, peu de temps après, la bande de Pierre Cathelineau forte de quatre cents gas déterminés, rencontra un détachement de bleus qu'elle attaqua, culbuta, et auquel elle fit dix-sept prisonniers, qu'on décida de garder pour essayer de les échanger contre des Vendéens tombés entre les mains de l'ennemi.

Yzernay était le bourg le plus proche. On y conduisit les dix-sept soldats, qu'on enferma sous la garde de quelques sentinelles dans une salle basse du presbytère.

Le bruit ne tarda pas à se répandre de la présence de ces bleus et, dans une même pensée de vengeance, les femmes, les vieillards et les enfants s'amassèrent autour du presbytère, réclamant la mort des prisonniers.

Les femmes surtout se montraient animées...

Presque toutes portaient le deuil d'un père, d'un mari, d'un frère, d'un fils; elles pensaient à tous les massacrés, aux maisons brûlées, aux bestiaux volés, aux filles outragées et torturées...

— A mort les bleus! A mort! criaient-elles.

Les sentinelles refusaient de livrer le soldats, disant qu'on ne devait pas tuer des hommes sans défense. Mais les femmes ne voulaient rien entendre, répliquant que, si ces républicains étaient rendus à la liberté, ils ne manqueraient pas de commettre d'autres crimes et qu'ils devaient payer pour tous les assassins.

—A mort! répétaient-elles. A mort les bleus!

Et, derrière elles, les vieillards et les enfants reprenaient:

—A mort, les bleurs! Fusillez-les!

Les paysans chargés de la garde des soldats et qui eux aussi se souvenaient des atrocités accomplies par les armées de Turreau montraient déjà moins de fermeté et allaient céder, lorsque, tout à coup, fendant la foule, Jacques Vandangeon, le Sabreur, vint jusqu'au seuil du presbytère.

Se retournant vers les femmes, il leur demanda:

—Que voulez-vous?

—La mort des bleus! répondirent-elles. Ce sont les soldats des colonnes infernales, ceux qui brûlent nos maisons et massacrent les innocents.

Ce sont ceux qui tuent les pauvres vieux sans défense comme ton père, dit une des plus acharnées.

Jacques pâlit, mais il reprit avec calme:

—Ce sont des prisonniers. On ne tue pas les prisonniers. L'humanité le défend. Si ces bleus sont des criminels, ce n'est pas une raison pour que nous le devenions aussi. Ils ne mourront pas.

En entendant ces paroles, les femmes d'Izernay entrèrent en fureur et s'avancèrent d'un seul mouvement pour pénétrer dans la maison et massacrer elles-mêmes les dix-sept républicains.

Mais alors Jacques Vandangeon, se plaçant en travers de la porte, tira son grand sabre et s'écria de toutes ses forces:

—Pour arriver jusqu'aux prisonniers il faudra que vous me passiez sur le corps! Je vous répète qu'on ne tue pas des hommes sans défense! Ils sont sacrés! Et s'il se trouve parmi eux, ajouta-t-il d'une voix de tonnerre, un des assassins de mon père, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je lui pardonne!

Ce pardon du gas chrétien fit reculer les femmes du village qui, soudainement calmées, se regardèrent en se disant les unes aux autres:

—Jacques Vandangeon a raison! Il faut pardonner, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Elles s'éloignèrent, mais pour revenir bientôt et ces pauvres paysannes qui toutes pleuraient au moins un mort, apportaient à manger aux prisonniers républicains.

Telle est l'histoire de Jacques Vandangeon, surnommé le Sabreur, et je crois qu'il serait difficile d'en lire une plus belle, même dans la *Vie des Saints*.

Frédéric Valade.

LES HOSTILITES RUSSO-ALLEMANDES

Les Allemands s'emparent de trois villes russes.

Berlin, 3 août. — Un bataillon allemand de Lublinitz (Silésie) a pris, après une escarmouche, Czenstochowa, en Pologne russe, de même que Bendzig et Kalisch.

Par une curieuse coïncidence, ce bataillon appartient au régiment de uhlans de l'empereur Alexandre III de Russie.

Czenstochowa est une ville de 50,000 habitants, située sur la rivière Warthe.

Bendzig est un centre minier d'une population de 20,000 âmes environ.

Kalisch est la capitale de la province de ce nom: c'est une ville de 40,000 habitants aussi et la plus à l'ouest de la Pologne russe.

Rome, 3 août. — L'Italie a officiellement proclamé sa neutralité.

Dans une déclaration semi-officielle publiée aujourd'hui, il est dit:

"Le cabinet italien a décidé que, malgré l'état de guerre existant entre diverses puissances européennes, l'Italie était en paix avec tous les belligérants.

"En conséquence, les sujets du royaume d'Italie sont tenus d'observer les devoirs de la neutralité."

Les classes 1909 et 1910 ont été rappelées sous les drapeaux et les appelés devront se présenter le 8 août. Les réserves navales des mêmes classes ont été appelées également; enfin les ouvriers spéciaux, électriciens, mécaniciens, etc., ont été avertis qu'ils devaient se tenir prêts pour la mobilisation.

Le haut état-major a tenu une conférence à laquelle ont assisté de nombreux généraux et amiraux.

Londres, 3 août. — L'ambassade de France à Londres a été informée de la déclaration de neutralité italienne. L'Italie n'a pas l'intention de renforcer ses troupes, ni à la frontière française, ni à la frontière autrichienne.

On annonce également que la Turquie va proclamer sa neutralité.

A BRUXELLES

Arrivée des prisonniers allemands.

Bruxelles, 7.— De nombreuses familles belges fixées à Liège, ont quitté la ville, redoutant plus l'épidémie que le bombardement.

Les prisonniers allemands interrogés par un correspondant, n'ont pas hésité à raconter le courage et la tenacité des soldats belges, qui font tout pour contrecarrer l'avance de l'armée allemande.

Les prisonniers ont été traités avec considération, et dans le trajet de Liège à Bruxelles ont reçu du pain et de la bière.

Depuis l'arrivée des blessés à Bruxelles, l'excitation est à son comble. On se montre très optimiste au sujet de la situation militaire. Les événements qui viennent de se dérouler devant Liège, sont considérés uniquement comme le lever du rideau et l'on croit que la Belgique pourrait être de nouveau le pays où seront arrêtées les destinées de l'Europe.

UN ZEPPELIN DETRUIT

Les artilleurs belges l'atteignent.

Londres, 6.—Au dire du correspondant du "Daily Mail" à Bruxelles, les Belges auraient tiré sur un aéroplane allemand, qui passait à une hauteur de 500 mètres. La machine a été détruite et le pilote qui la montait tué.

Un "Zeppelin" dirigé par des Allemands, a été atteint par un boulet lancé d'un fort belge et est venu tomber près d'Herve.

Des centaines d'automobiles ont quitté Bruxelles pendant la nuit pour recueillir les blessés.

Le premier prisonnier de guerre blessé et ramené à Bruxelles est un capitaine allemand nommé Forstner.

LA PRESSE PARISIENNE

La France est le champion de la civilisation contre la barbarie.

Paris, 3 août. — Le "Matin", dit que vient de commencer la lutte de la civilisation contre la barbarie. Nous avons des armes et l'assentiment du genre humain. Les Allemands attaquent la France de 1789 et non celle de 1870: nous les vaincrons.

"L'Action Française", dit: "Nous défendons nos champs, nos foyers, notre liberté et l'honneur de la France. Notre armée est le champion de la civilisation, elle saura repousser la barbarie."

"L'Action", dit que la mobilisation s'exécute dans un ordre parfait, que la démocratie saura montrer sa force dans les batailles, sa tenacité dans la résistance. Elle ajoute qu'il est nécessaire qu'une énergie méthodique assure le ravitaillement des armées.

La "Petite République", dit que M. de Schoen en restant à Paris escompte un incident à la suite duquel on lui remettrait ses passeports sans qu'il eut à les demander. C'est une misérable comédie: la France est le champion de la civilisation et du droit contre la force et la barbarie.

UN PREMIER SUCCES FRANCAIS

Un parti de hulans décimé par le feu des troupes françaises.

Paris, 3 août. — Les Français ont remporté un succès dans un engagement qui a eu lieu à Petit-Croix, territoire de Belfort. Un parti important de uhlans a été repoussé avec de grosses pertes, laissant de nombreux morts et blessés sur le territoire français.

La nouvelle qu'une reconnaissance était dirigée sur Petit-Croix fut apportée par un aviateur militaire. Du côté français les mesures de défenses sont vite prises. Les uhlans s'avancent vers la douane de Petit-Croix. Les douaniers ainsi que le poste frontière restent à leurs postes. Ils font feu et, ayant reçu des ordres, se retirent, l'ennemi étant de beaucoup supérieur en nombre.

Pendant ce temps la colonne chargée de défendre Petit-Croix prend ses dispositions pour empêcher les Allemands de passer. La ligne de défense affecte la forme d'un "V" l'ouverture tournée du côté des cavaliers. Les uhlans pleins de confiance et d'ardeur d'avoir délogé le petit poste frontière s'élance sur la colonne française. Lorsqu'ils arrivent à portée, les mitrailleuses dont les Français sont munis crachent la mitraille pendant que les hommes visent et tirent.

Le premier rang de uhlans tombe fauché par les balles mais la charge continue. Les chevaux tombent l'un après l'autre semant la confusion dans les rangs. Le feu est si précis et fait de tels ravages que le commandant allemand fait tourner bride à ses cavaliers. Les Allemands se reforment bientôt et chargent une deuxième fois mais sans plus de succès. Un quart est tué, blessé ou fait prisonnier.

Parmi les prisonniers se trouvent plusieurs officiers.

Après la deuxième charge ce qui restait du parti de uhlans a regagné dans le plus grand désordre le territoire allemand.

Des nouvelles d'autres engagements sont attendues ici de Longwy où l'on a signalé l'approche des forces allemandes qui ont pénétré dans le Luxembourg, violant la neutralité de ce pays.

A cause de la censure on n'a aucun détail sur les mouvements des troupes.

De Belfort on annonce qu'un peloton de cavaliers allemands a pénétré sur le territoire de la commune de Suarce au sud-est de Belfort: il s'est emparé de chevaux et a fait quelques prisonniers. Une patrouille française a rencontré deux uhlans dans les environs de Belfort et les a enlevés.

A Morvillars, près de Belfort, on a arrêté cinq individus qui se disposaient à couper des lignes télégraphiques.

Berlin, 3 août. — Le ministre de la guerre a confirmé ce soir la nouvelle disant que des Français avaient pénétré en territoire allemand.

Une troupe française importante, a franchi la frontière près d'Alt-Munster, à 15 kilomètres à l'est de Belfort.

Les Français avancent avec précaution, refoulant devant eux les postes allemands qui se retirent devant des forces supérieures.

D'après les nouvelles reçues ici, cette troupe française serait forte de 75,000 hommes et comprendrait de l'artillerie et un détachement d'aviateurs qui s'est avancé jusqu'au dessus des forces allemandes.

En outre, un autre détachement français, comprenant plusieurs batteries d'artillerie de campagne et une section de motocyclistes, aurait franchi également la frontière à un point situé à 16 kilomètres au nord du corps principal.

Trois corps d'armée allemands ont été envoyés pour barrer la route aux Français.

LES CONVERSIONS DE CALDEY

(L'Action Française)

Si quelqu'un, non prévenu, pénètre dans un temple de l'Eglise anglicane administré par un pasteur imbu des doctrines de la Haute Eglise, il ne remarque aucune différence avec une église catholique. Aux murs, des tableaux ou des statues de saints, à la place d'honneur la statue de la Vierge: un ou plusieurs confessionnaux; à la balustrade qui clôt le choeur pend la nappe fine de lin usitée chez nous pour la réception de l'Eucharistie; sur l'autel, au-dessus d'un tabernacle, entre les flambeaux rituels, se dresse le Crucifix. Et si l'on pénètre dans ce temple un dimanche, on assistera à un office célébré avec tous les rites de la messe romaine. Dalmatiques, étoles et chasuble vêtiront les officiants. Le *Confiteor* sera récité et aussi le *Credo*. Il y aura une Elévation, il y aura fraction du pain. Tout y sera, moins l'essentiel, l'unique, la communion avec Rome: cet officiant n'est pas un prêtre, il ne consacre pas, il n'a pas ce pouvoir, et quelle que soit sa bonne foi, c'est à une parodie sacrilège qu'il se livrera devant ses fidèles.

Le mouvement des anglicans vers les pratiques de la Haute Eglise est très important. Mais il ne faut pas croire que ceux qui adoptent ces pratiques soient des catholiques en puissance. Le membre de la Haute Eglise est aussi éloigné de la conversion que n'importe quel adepte de l'Eglise anglicane et des autres sectes protestantes qui se partagent l'Angleterre. Chez lui comme chez les autres, une même haine subsiste: la haine de Rome, la haine du Pape. Haine sucée avec le lait, transmise de génération en génération, accrue par toutes sortes de légendes et de préjudices, fortifiée par l'orgueil national. Aussi les conversions d'anglicans sont-elles, somme toute, rares.

Et c'est ce qui donne un intérêt passionnant aux conversions de Caldey.

Caldey est un ilot à l'entrée du canal de Bristol, sur la côte sud du Pays de Galles. En septembre 1906, une communauté anglicane, qui avait adopté la règle Saint Benoit, y débarquait solennellement, croix processionnelle en tête, chantant des psaumes, tel que l'on dépeint l'arrivée de Saint Augustin de Canterbéry à l'île de Thanet lorsqu'il vint, envoyé par Saint Grégoire le Grand, pour convertir l'Angleterre.

Ces moines étaient conduits par leur abbé, Aelred Carlyle, de la famille de l'illustre philosophe. Dès l'âge de douze ans, Aelred Carlyle avait eu la vocation bénédictine. Il avait fait profession en 1898, ses études de médecine finies, et après maintes difficultés, il était parvenu à réunir autour de lui sept ou huit anglicans désireux de partager son genre de vie. L'ilot de Caldey leur offrit un premier asile, très incommode et très précaire, qu'ils quittèrent pour s'établir dans le diocèse d'York. Là, ils furent reconnus et approuvés par l'archevêque anglican. Gros succès, car on sait combien l'individualisme protestant répugne à la fondation de communautés religieuses. Mais la communauté d'Aelred Carlyle édifiait les anglicans et fournissait une réponse aux controversistes niant qu'une vie mystique fût possible dans le protestantisme, l'orangisme, le pire ennemi de tout ce qui est catholique et Français. Nous ne pouvons avoir aucun doute, aucune illusion sur ce point. L'un est ouvertement et publiquement soutenu par les Loges, le manifeste de l'Orange Sentinel en est rem. ayant pu acheter l'île, les moines anglicans retrouvaient une tradition catholique. Jusqu'à la Réforme et depuis l'an 450, l'île avait été habitée par des moines, celtes, d'abord, puis bénédictins. Les nouveaux arrivants voulurent que le centre de leur communauté, l'autel de leur chapelle, fut un symbole de leur union avec les anciens moines d'Angleterre: ils le bâtirent avec des pierres empruntées aux ruines des monastères qui avaient fleuri dans l'Ile des Saints.

A ce signe, ils en ajoutèrent un autre, plus efficace, peut-être. Ils adoptèrent le bréviaire bénédictin, l'antiphonaire monastique, le Missel romain. Et ils pratiquèrent la règle de saint Benoit dans toute son austérité. Et lentement, très lentement, mais d'autant plus sûrement, la liturgie, cette théologie en action, vécue, chantée, méditée chaque jour, à toute heure du jour et au milieu de la nuit, opéra dans l'âme de ces moines qui cherchaient Dieu avec sincérité et bonne volonté.

Vers la fin de février 1912, le carême commençant, la force invincible des circonstances les amena à examiner attentivement leur situation vis-à-vis de l'Eglise catholique. Ils recherchèrent les points qui les séparaient de Rome. Ils les étudièrent à fond et le résultat de cette étude méditée, accomplie dans la prière et la paix du cloître, fut, pour la plupart, qu'ils sentirent la nécessité d'une autorité définie et d'une direction sûre et extérieure à eux-mêmes, s'ils voulaient progresser dans les voies spirituelles qui étaient le but de leur vie. Ils étaient au bord du fossé: resteraient-ils sur cette rive à parcourir le sentier à peine tracé et qui s'effaçait si souvent, ou bien s'élanceraient-ils vers la route accidentée, certes, mais du moins nettement déterminée qu'ils entrevoyaient de l'autre côté? Ils hésitaient et, s'adressant à l'archevêque anglican de Cantorbéry, ils lui demandèrent cette direction qui leur manquait. Le prélat leur désigna l'évêque d'Oxford. Celui-ci enquêta sur la foi, les pratiques et les dévotions de la communauté et constata que, sur bien des points, il était impossible à un évêque anglican de les sanctionner de son autorité. Une correspondance s'établit entre eux. Quel fut le dernier mot de l'évêque? Pour être en accord avec l'Eglise anglicane, la communauté devrait sacrifier l'Office divin, la bénédiction et l'exposition du Saint-Sacrement, le culte de la Vierge et des saints... pour commencer.

Cette correspondance fut soumise à la communauté et l'abbé invita chaque moine à donner par écrit son opinion sur la conduite à tenir. Le 18 février 1913, un an après qu'eurent commencé leurs doutes, la communauté se réunit. Les frères lurent leurs décisions: elles étaient pratiquement unanimes. Il leur était impossible de retourner à la foi et aux pratiques de l'Eglise d'Angleterre, ils avaient franchi le fossé, ils étaient en route vers Rome.

A l'heure où paraitront ces lignes, le dernier acte de ce grand drame religieux se déroulera. Avec une humilité digne des plus grands saints, l'abbé Aelred Carlyle vient de faire un noviciat d'une année à l'abbaye de Maredsous. Il a reçu successivement les ordres mineurs et le diaconat. Le 5 juillet, l'évêque de Namur lui a conféré la prêtrise et lui a donné la bénédiction abbatiale. Dom Aelred Carlyle, véritable Prêtre du Dieu vivant, véritable Père de ses moines, va rentrer dans son île. Puisse cette conversion, triomphe de la litorgie sanctifiante, servir d'exemple et d'encouragement.

L. Gonnet.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE BETAIL CANADIEN

Traduction de J. A. Couture

Au commencement du seizième siècle un petit nombre de bestiaux, choisis avec grand soin, furent envoyés de France en Canada et y demeurèrent près de trois siècles, isolés de tout autre bétail. C'est de cette souche, l'une des plus pures qu'on puisse trouver, que descend la race bovine canadienne qui n'a pas encore fait grand bruit dans le monde, mais dont le monde, et surtout le Canada, devra beaucoup entendre parler d'ici à peu de temps.

Nous n'avons pas de renseignements exacts quand au nombre de bestiaux amenés dans la Nouvelle France par les premiers colons. Mais il est certain qu'il y en eut peu, vu les difficultés de toutes sortes qu'il devait y avoir pour transporter des animaux dans les petits navires à voile de ce temps là. De sorte que les caractéristiques, tant des individus que de la race, durent se développer davantage chez la race bovine canadienne que chez toute autre race d'animaux domestiques.

Il y aussi à considérer que les premiers animaux qui furent importés dans la Nouvelle France y trouvèrent un climat tout différent de celui d'où ils venaient, que l'acclimatation dût être plus ou moins longue et difficile, et qu'un certain nombre, les moins robustes, succombèrent à la peine. Mais, en revanche, ceux qui résistèrent à la rigueur du climat et aux conditions désavantageuses des premiers temps de la colonie, formèrent avec le temps la race bovine la plus robuste et la plus frugale qui existe.

Ces qualités, et d'autres dont il sera question plus loin, commencent avec raison à être remarquées par les observateurs, qui étudient les différentes races en vue de trouver celle qui conviendra le mieux et paiera davantage dans les nouvelles régions du Nor nouvellement ouvertes à la colonisation. Et ces observateurs sont à peu près convaincus que c'est la vache canadienne qui y fera le mieux. On sait bien que l'âne devient gras là où le cheval crève de faim. De même la vache canadienne se maintient en bonne condition et donne d'excellents rendements là où celles des autres races périssent de misère. La vache canadienne est bien partout à part du pôle nord.

Le fait est que la réputation de la vache canadienne s'étend partout.

Le Japon en a importé plusieurs troupeaux. Il y a déjà assez longtemps qu'on a commencé à en faire l'élevage aux Etats-Unis, où il y a, comme en Canada, une société d'Eleveurs de bétail canadien reconnue par le gouvernement de Washington. Et, ici au Canada, la vache canadienne est en voie de devenir la favorite, comme vache de famille, chez les millionnaires anglais. C'est ainsi qu'on en voit des troupeaux chez Sir Wm. Van Horne, Sir H. Montague Allan, l'hon. Lionel Guest, M. T.-B. Macauley, l'hon. M.-S. Fisher. Dans la province de Québec on trouve la vache canadienne partout.

On voit par les mémoires du temps remontant jusqu'à 1665, que le bétail importé par les premiers colons était de couleur noire ou fauve. C'était celle du bétail de la Bretagne et de la Normandie d'où venaient nos ancêtres. La vache canadienne d'aujourd'hui ressemble beaucoup par certains points, tantôt à la Jersey, tantôt à la Guernsey, tantôt à la Kerry.

La vache canadienne est la plus belle et la plus gentille possible et elle est remarquablement intelligente. Sa couleur varie beaucoup, mais pour être enrégistrée elle doit être noire ou brune foncée avec un cercle fauve autour du muffle.

Quand l'industrie laitière fut introduite dans la province les Ayrshires et les Holsteins devinrent populaires à cause de leur production considérable de lait, et la petite vache canadienne fut condamnée et méprisée. Imaginez donc, elle ne donnait que 3,000 à 4,000 livres de lait tandis que l'Ayrshire en donnait jusqu'à 15,000 livres et la Holstein 27,000 livres. On oublait que si ces vaches de 27,000 livres de lait avaient été soumises au même régime que celui de la Canadienne elles n'auraient pas donné plus que cette dernière; probablement qu'elles en auraient crevé.

Dans les pauvres pâturages des montagnes et des pays rocheux, la vache canadienne est la seule avec la chèvre qui puisse se tirer d'affaire avantageusement. L'hiver, elle se maintient en bonne santé avec un peu de foin et de la paille. Mais, par exemple, si on lui donne une nourriture abondante et riche comme celle que l'on donne aux Ayrshires et aux Holsteins qui font ces records de grande production, elle donne sans difficulté de 9,000 à 10,000 livres de lait.

Toutefois, quant à la quantité de lait nous admettons que la vache canadienne n'en donnera jamais autant que celles de certaines autres races. C'est dans la qualité du lait et la production économique qu'elle excelle. Elle occupe le premier rang non seulement pour la quantité de beurre produite mais aussi pour la production à bon marché de ce beurre. Elle occupe également le premier rang comme vache de famille à cause de sa douceur, sa gentillesse, sa tranquillité, la richesse de son lait et le fait qu'elle en donne d'un veau à l'autre.

De nombreuses expériences scientifiques ont démontré que, comparée à la Courte-Cornes, la Holstein, l'Ayrshire, la Guernsey et la Jersey, la vache Canadiennen vient en troisième lieu pour la production économique du lait, et qu'elle occupe aisément la première place pour la production économique du beurre. Ces expériences ont démontré que le coût de production d'une livre de beurre est, pour ces différentes races, comme suit:

Vache Canadienne ..	11 sous 03
"Guernsey	11 sous 11
"Ayrshire	11 sous 11
"Jersey	13 sous 16
"Holstein	13 sous 18
"Courtes-Cornes . .	14 sous 22

Les expériences de la ferme d'Expérimentation d'Ottawa, où l'on garde des vaches de toutes ces races, ont démontré que, de toutes les vaches de l'établissement, la Canadienne est arrivée troisième pour le record le plus élevé, soit—8,731 livres de lait dans un an, avec lequel on a fait 468 livres de beurre, et qu'elle est la première pour la production économique du beurre. (1)

Depuis quelques années des éleveurs se sont efforcés d'améliorer la vache canadienne et ils ont bien réussi pour la plupart.

Voici l'échelle de points adoptée pour les femelles, par la Société des Eleveurs du Bétail Canadien.

(1) On voit, dans le dernier rapport de la Société des Eleveurs de Bétail Canadien, que la moyenne du pourcentage de gras pour 31 vaches canadiennes, qui ont subi l'épreuve de 365 jours, a été de 481 1-2. Nous doutons qu'aucune autre race puisse en faire autant. (Note d J.-A. Couture).

Tempérament	*Points*
Tête.—Sèche, longue, féminine, d'apparence distinguée.	3
Cou.—Mince, long, comme celui de la brebis.	3
Epaule.—Légère et maigre, garot saillant.	3
Garot.—Elevé, droit et saillant.	3
Dos et côtes.—Epine dorsale saillante, vertèbres (os du dos) et côtes espacées.	3
Fesses.—Minces et déprimées en arrière. Flanc bien arqué de bas en haut.	5
Hanche.—Saillante, anguleuse.	2
Croupe.—Saillante et forte.	2
Queue.—Longue et effilée.	1
	25
Organes digestifs	
Tronc. — (Corps) — Hauteur entre lignes supérieure et inférieure.	10
Longueur depuis l'épaule à la pointe de la hanche.	7
Largeur d'un côté à l'autre (tenant compte de la période de gestation).	6
Muffle.—Large, mâchoire forte	2
	25
Organes Lactifères	
Pis.—Long, large et profond, avançant bien en avant et en arrière, bien descendu mais pas pendant: les quartiers bien développés, symétriques et élastiques, pas charnu; trayons bien placés et distants.	15
Trayons.—Plutôt gros; de même volume; pas en forme de cône.	2
Fontaines.—Nombreuses, grosses et avançant bien en avant	4
Veines de lait et veines du pis.—Grosses et nombreuses, tenant compte de l'âge.	3
Ecusson.—Large et montant jusqu'à la vulve; avec ovales	1
	25
Physionomie et système nerveux	
Oeil. — Grand, proéminent, clair, intelligent et doux.	3
Front.—Large entre les yeux.	1
Mouvement des oreilles et du corps.—Plutôt lents, pas nerveux.	1
	5
Finesse (Quality)	
Peau.—Détachée, fine, douce; jaune foncé à l'intérieur des oreilles et de l'écusson.	2
Poils doux et soyeux.	3
	5
Constitution.	
Poitrine.—Haute, large, vis-à-vis du coeur, sans dépression mais plutôt arquée en arrière des épaules; grande circonférence.	3
Narines.—Grandes et bien ouvertes.	1
Reins.—Larges.	1
	5
Symétrie	
Cornes.—Plutôt petites et belles; recourbées vers le front; blanches à bout noir ou *vice-versa.*	1
Jambes.—Plutôt courtes; droites et bien placées.	1
Couleur de la robe.—Noire ou brune foncée de préférence avec une raie brune, jaune ou grise autour du muffle; raie brune, fauve ou jaune sur le dos.	2
Apparence générale	
Tenant compte de la distinction dans le port et la marche	6
	10
Total des points	100

On voit par cette échelle de points que les éleveurs de Bétail canadien savent ce qu'ils veulent et qu'ils poursuivent un but bien déterminé et bien clair.

En fait, actuellement, la couleur de la vache canadienne n'est pas uniforme mais on tend à l'uniformiser en exigeant pour l'enrégistrement qu'elle soit noire ou brune-foncée avec le cercle fauve caractéristique autour du muffle. Les autres caractéristiques de la race sont la jambe sèche et fine et la démarche alerte de la Jersey et de la Guernsey. La taille est plus petite que celle de la plupart des autres races laitières, bien que certains éleveurs l'aient déjà grandie passablement.

La santé robuste de la vache canadienne est proverbiale. Rien n'est aussi rare qu'une vache canadienne malade et un *âne mort.* Elle est heureuse, contente, satisfaite sous tous les climats, dans toutes les conditions d'existence: on dirait qu'il lui importe peu d'être ou sur le flanc d'une montagne, ou cherchant une pauvre nourriture au milieu des cailloux ou dans un gras pâturage.

Rares sont les endroits où une chèvre ne peut pas vivre: plus rares encore sont ceux où la vache canadienne ne prospère pas. Il n'y a pas de vaches laitières qui répondent aussi bien à une bonne nourriture et aux bons soins.

Comme vache de famille la canadienne est l'idéal. Elle n'a ps de nerfs; par conséquent pas d'irritabilité, ni de mauvaise humeur. Elle est toujours sage, douce et soumise. Les enfants jouent sans crainte au milieu d'un troupeau de vaches canadiennes et je n'ai jamais entendu dire qu'aucun ait été attaqué par une de ces vaches.

Comme produit unique d'un pays unique, tel qu'est le Canada, l'élevage de la vache canadienne mérite à tous les points de vue d'être encouragé. Sa forte constitution et sa frugalité en font la vache idéale pour les colons des régions du nord du pays. Comme vache de famille pour les pauvres comme pour les riches, elle est admirable à cause de sa docilité et de sa douceur. Et, comme productrice économique de beurre elle n'a pas son égale là où l'on fait de l'industrie laitière. Elle répond mieux que tout autre à une alimentation généreuse et s'adapte admirablement à toutes les conditions d'existence.

LE MARCHE

Blé—	
Nord No. 1	$1.13¾
Nord No. 2	1.13¾
Nord No. 3	1.07¾
Orge—	
No. 3	.56
No. 4	.54
Bestiaux—	
Taureaux de choix..	$7.40 à $7.65
Taureaux, bons	$6.15 à $6.85
Taureau ordinaire..	$5.40 à $5.75
Genisses de choix ..	$6.65 à $7.00
Genisses, bonnes....	$5.85 à $6.25
Genisses ordinaires..	$5.25 à $5.60
Vaches de choix....	$6.00 à $6.25
Vaches, bonnes	$5.50 à $5.65
Meilleurs boeufs	$5.00 à $5.25
Laitières extra ...	$60.00 à $75.00
Cochons de choix...	$8.35 à $8.75

LE SOURCIER

Girolle continua:

—Depuis trois ans que je vous ai vendu ma propriété, je ne comptais certes plus revenir dans ce pays. J'ai voyagé, j'ai voulu trouver l'oubli dans la fatigue et souvenir, plu sfort que ma volonles aventures; peine perdue, le souvenir, plus fort que ma volonté, m'a invinciblement ramené par ici.

—Quoi d'étonnant? vous y avez laissé tant d'excellent amis.. observai-je. Mais voulez-vous me permettre, maintenant que nous pouvons en causer avec apaisement, de vous demander quelle a été la cause de la disparition de votre femme; et si vous n'avez jamais soupçonné l'endroit où elle s'est retirée?

—Jamais... fit-il. C'est incompréhensible. Notre ménage marchait à merveille. Emeline s'est éclipsée au moment où nous étions le plus heureux. J'ai remué la police: on n'a rien découvert. Je suis aussi ignorant que vous.

Me trompai-je? Je crus surprendre une mauvaise lueur dans l'oeil de Girolle. Mais rien n'est aussi subtil que ces impressions fugitives; et je me gardai d'en tirer la moindre hypothèse. Au surplus, la femme de mon interlocuteur passait pour une créature d'élite, aussi parfaitement belle moralement que physiquement. J'eus le souvenir de son visage de pastel, de son sourire d'une grâce angélique, de ses épaules pourvues d'une chair épanouie, vaporeuse et blonde.

Nous en étions là de notre entretien quand mon valet de chambre vint annoncer:

—Le frère sourcier est arrivé.

—Un sourcier? s'exclama Girolle... Vous n'avez donc pas assez d'eau?

La propriété n'en manquait pas, c'était certain. Située à flanc d'un coteau, dans cet admirable pays de Font-Romeu, qui domine, à dix-huit cents mètres d'altitude, un panorama magnifique, toute la Cerdagne française, et permet de prolonger la vue jusqu'en Espagne, elle recevait généralement la substance liquide d'une montagne voisine qu'on nomme le Carlit; et les pins pullulant en cette région, ne parvenaient jamais à en tarir le sous-sol. Mais j'avais la fantaisie d'alimenter un réservoir qui permît l'hydrothérapie à tous les étages de la villa: il fallait, dans ce but, trouver une source importante: et je m'étais résolu, après des sondages inutiles, à recourir aux pratiques d'un sourcier.

Je dois avouer que la curiosité n'était pas étrangère à cette tentative. Chacun connaît maintenant depuis des enquêtes notoires, le don qu'offrent certains individus de découvrir la présence d'eaux souterraines, au moyen les oscillations d'une baguette de coudrier qu'ils tiennent dans les mains. Ce phénomène, que la science expliquera bientôt par une réaction physiologique, ne relève déjà plus du mystère. Quoi d'étonnant à ce que l'activité d'un courant caché engendre des forces susceptibles d'agir sur le système nerveux de ces êtres particulièrement sensibles, et de provoquer en eux des reflexes qui se transmettent à la baguette divinatoire? En vérité, l'action des rayons X est autrement surprenante.

* * *

Je m'étais donc adressé à un sourcier célèbre dans le pays. C'était un frère de la doctrine chrétienne, dont la congrégation, récemment dissoute, était allée se reformer en Espagne, à quelques kilomètres de ma propriété. A défaut de pensionnaires rémunérateurs, l'école exploitait le talent du frère Angostini, avec d'autant plus de succès qu'il possédait en même temps cette vertu de signaler la présence des métaux, et même, prétendait-il, leur nature.

Mon domestique avait introduit le personnage. C'était un long vieillard, tout en os, vêtu d'une soutane sordide. Sa face de parchemin, prolongée d'un nez plongeant vers une bouche armée de dents jaunes et massives, était sillonnée de rides incrustées, eût on dit, de poussière et de sueur. Il n'avait, pour corriger cette impression de malpropreté, que la douceur de ses yeux bleus candides, et l'humilité conventionnelle de sa personne.

Il était venu à pied. L'air vif ayant puissamment excité son appétit, il réclama tout de suite à déjeuner. Nous le menâmes manger; et j'eus l'idée de l'infini, en constatant la quantité prodigieuse de mets qui, de la table, passèrent dans son estomac. Apaisé, mais non rassassié, après un regard de tristesse aux victuailles qui restaient encore, il se leva, alluma une cigarette, tira de dessous sa soutane un angle de coudrier, en fixa solidement les branches dans ses mains disposées la paume en l'air, ramena les coudes au corps, et sortit, sans un mot suivi de mon personnel et de quelques voisins accourus le voir manoeuvrer.

—Si nous commencions par le bois de pins?... réclamai-je.

Mais Girolle protesta avec une violence qui me surprit:

—Le bois? ah! c'est bien inutile... J'ai sondé de ce côté, et on n'y a jamais trouvé d'eau. Allons plutôt vers la prairie.

D'une docilité qu'expliquait le bien-être de sa digestion, le frère Angostini obéit à cette injonction. Progressant à pas mesurés, la tête basse, comme s'il eût écouté des voix mystérieuses, il attendait les avertissements de sa baguette. Elle se mit à tourner entre ses mains, nouées, malgré les efforts qu'il semblait faire pour la retenir. Aussitôt il déclara, d'une voix de sacristie:

—De l'eau!

On marqua l'endroit d'un amoncellement de cailloux, et il continua sa route, en renouvelant à maintes reprises un diagnostic identique.

Nous avions déjà parcouru bien du chemin quand il annonça:

—Du métal!

—Quel métal?... questionnai-je, sachant qu'il existait en cet endroit une conduite abandonnée.

—Du plomb... affirma le frère.

J'aurais certes affirmé mon admiration si je n'avais été préoccupé de l'attitude de Girolle. Il semblait tout à coup saisi d'un malaise qui m'inquiéta. J'en lus les symptômes sur sa face anxieuse, sur sa mâchoire tiraillée par des contractions nerveuses. Cela ne l'empêchait pas, du reste, de suivre avec passion les évolutions du sourcier, et même d'en diriger les pas, en évitant toujours soigneusement le bois de pins.

—Pourquoi négligerions-nous cette seule partie de la propriété?... fis-je enfin, intrigué de cette résistance.

* * *

Cette fois, on m'obéit. Girolle parut d'abord vouloir s'en aller; puis il nous suivit de quelques pas en arrière. Mais je ne le perdais pas de vue: et quand nous nous fûmes engagés dans un sentier menant à une clairière, j'observai qu'il se mettait à trembler de tout l'être, et que sa prespiration s'angoissait.

Il se rasséréna pourtant, à mesure que les recherches restaient vaines en cet endroit. Nous allions même nous retirer, quand le frère s'approcha d'un banc de pierre occupant le centre de la clairière.

—Pas là!... pas là!... hurla Girolle, subitement repris d'une émotion extraordinaire.

—Mais si!... mais si!... insista le sourcier, dont la baguette s'était reprise à tourner avec une rapidité si surprenante qu'il cria triomphalement:

—De l'or!

—De l'or!... A quelle profondeur?... fit-on émerveillé.

—Presque à fleur du sol!...

—Nous allons vérifier tout de suite, ordonnai-je.

Je n'eus pas le temps d'en dire plus. Un coup de feu venait de retentir: et Girolle s'écroulait, la tempe sanglante, la main crispée sur un revolver. Ah! l'expression de haine que me lança son regard, avant de s'éteindre..

On crut qu'il était soudain devenu fou. Mais quand sa dépouille eut quitté le pays, je fis fouiller à l'endroit du banc de pierre. J'y découvris de l'or, en effet. C'était un collier, encerclant le cou d'un cadavre de femme: un collier que j'avais admiré sur Mme Girolle, parce qu'il donnait plus d'éclat encore à ses paules pourvues d'une chair épanouie, vaporeuse et blonde.

La peche a domicile.

Beaucoup d'auberges des provinces françaises font des affaires au moment de la chasse, parce qu'elles se trouvent situées à proximité de régions giboyeuses, de même un grand nombre de gargottes connaissent la prospérité, sur les bords de la Seine, parce que les chevaliers de la gaule les ont choisies comme lieu de ralliement.

Mais il y a mieux. Il y a au Colorado un grand hôtel qui offre à ses clients un attrait original. Un cours d'eau traverse le hall de cet hôtel. Rare attraction. Les pensionnaires, dans l'après midi, viennent se reposer sur le bord de la rivière et tendent leurs lignes. Ils auront la satisfaction de déguster au repas du soir leur captures.

Naturellement le gérant veille à ce que son cours d'eau ne se dépeuple pas Il entretient soigneusement les rives et, grâce à cette réclame peu commune, les touristes abondent. Il est, en vérité, cupassionné de la pêche à la ligne, se livrer aux plaisirs de son sport favori, sans craindre ou la pluie ou les isolations. On vient de loin à cet hôtel qui refuse du monde et qui est, faut-il l'ajouter, des plus tranquilles, car on sait que d'habitude les pêcheurs ne sont pas bruyants et aiment le calme et le silence.

LE RECENSEMENT DES OISEAUX

Washington, 24.—Le département de l'agriculture procède à un recensement des oiseaux des Etats-Unis. On est à peu près fixé sur le nombre des oiseaux qui habitent les Etats situés à l'est du Mississipi. Ce nombre s'élève à deux milliards vingt-cinq millions.

L'espèce la plus nombreuse est celle des robins qui forment une population de cent millions d'individus. La moyenne de l'ensemble des oiseaux était de mille couples par mille carré, la moyenne des robins est de cinquante couples pour le même espace.

C'est dans les environs de Chevy Chase, Maryland, que les oiseaux sont en plus grand nombre; il y en a sept couples par acre de terrain.

On remarque qu'il y a beaucoup moins d'oiseaux dans les régions forestières que dans les régions cultivées.

A noter que dans le nombre indiqué ci-dessus ne sont pas compris les moineaux.

EN PROVINCE

LA SALLE

Sa Grandeur Monseigneur A. Béliveau, évêque de St-Boniface et plusieurs de ses confrères étaient de passage ici, il y a quelques jours.

* * *

Nous annonçons avec une très grande satisfaction, le retour à la santé du Révérend P. S. Gendron, curé de notre paroisse. Après une si grave maladie, nous lui souhaitons de nouveau Ad Multos Annos au milieu de ses chers paroissiens.

* * *

A l'occasion de la bâtisse de notre future église, nous avons bon nombre de travaillants parmi nous. Tous contribuent par leur zèle pour le plaisir à rendre notre petite paroisse plus gaie qu'à l'ordinaire.

* * *

Les travaux de l'église avancent très rapidement. Il y a déjà suffisant de beauté pour satisfaire l'oeil d'un véritable amateur.

* * *

Il y eut dimanche dernier, dans le bois de pique-nique de M. Osias Rochon, une réunion de parents et d'amis. Tous s'amusèrent pour la circonstance.

* * *

Les Messieurs Guillaume et Henri Pambrun de St-Boniface sont en vacances chez leur oncle M. Osias Rochon.

* * *

Georges Henri Gauthier, fils de Monsieur Napoléon Gauthier a failli se faire fracturer une main dans un stacker, pendant que cette machine était en mouvement. Il s'est injurié gravement le pouce et l'index.

* * *

Les foins sont presque finis. Plusieurs fermiers ont déjà commencé leur moisson.

* * *

Baptême, —29 juillet.—Marie-Georgette Lucienne Lapointe, fille de Monsieur Richard Lapointe et de Maria Courchaine. Parrain et marraine.—Monsieur et Madame Aurèle Rochon.

L'Echo.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Les exercices de la Retraite ou mission donnés à notre paroisse par le R. P. Laflamme, o.m.i., viennent de se terminer. Ma plume, trop peu exercée pour narrer à hauteur les circonstances qui seraient à noter va simplement les énoncer.

Malgré que la récolte du foin ait été commencée, les exercices furent suivis par nombre de paroissiens; à la réunion du soir, l'église était pleine comme le dimanche quand le matin elle s'était déjà presque remplie. On a vu des familles éloignées, voire même des missions, se rendre pour suivre les exercices. La monotonie—si monotonie peut exister dans une retraite—comme disait le R.P. Laflamme, a été coupée par deux impressionnantes cérémonies que je voudrais savoir décrire: cérémonies de la Réparation et de la Consécration à Marie, vendredi et dimanche de la clôture. L'esprit d'organisation du R. P. Prédicateur a obtenu un plein succès dans ces deux circonstances qui se surpassent l'une l'autre à cause de leur cachet particulier. La paroisse s'est prêtée, abondamment et pieusement au zèle du R.P. Laflamme. Celui-ci a su capter l'attention de ses auditeurs. Ne voulant pas blesser sa modestie, je dirai seulement que les paroissiens ont aimé et goûté cette parole d'ordinaire calme, animée à la demande du sujet: parole facile, style varié, châtié même, abondance substantielle des matières traitées.

La Retraite coïncidait avec les assises solennelles du grand Congrès de Lourdes en France. Le R. P. Antoine, notre dévoué curé, avait à coeur,—il nous l'a répété plusieurs fois—que la paroisse s'unit avec démonstration eucharistique de Là-bas! Aussi, outre l'impressionnante cérémonie de la Réparation de vendredi soir où tous les hommes, fort nombreux, tenaient un cierge à la main, il nous fut donné de voir un spectacle rare et touchant de toute une assemblée, à la messe du matin dimanche, s'approcher de la Sainte Table. Le R.P. Antoine nous a dit avoir distribué le Dieu de l'Eucharistie à presque 500 fidèles.

La grand'messe fut suivie d'une procession à l'extérieur, dans le village, comme au jour de la Fête-Dieu. Les maisons avaient toutes arboré plusieurs drapeaux, et l'assistance naturellement était considérable.

Le soir,—l'église comble,—nous entendions le sermon, résumé de toute la retraite et nous fûmes témoins d'une douce cérémonie. Une multitude de petites filles, vêtues de blanc, avec voiles et couronnes, bien exercées, firent une procession dans l'intérieur de l'église en chantant de pieux cantiques puis exécutèrent la remise de leurs couronnes au pied de la statue de Marie. La Reine du Ciel a dû sourire à cette assemblée qui lui était dévouée et qui était dans de saintes dispositions.

* * *

— La récolte du grain commence. Il eut été à souhaiter que l'abondance remplit davantage nos greniers. Mais ne nous plaignons pas, d'autres localités ont été moins favorisées que nous.

* * *

— Les Révérends Pères, curé et vicaire, font leur tournée annuelle dans la paroisse; ils recueillent les abonnements au journal "*LA LIBERTE.*" Ce journal plait par ses nouvelles variées, passées par une saine critique. Il fournit aux habitants des lectures intéressantes et également instructives.

* * *

— Cette nuit, une pauvre veuve, Madame Proteau, était de nouveau éprouvée par un désastreux incendie, à Cardinal, notre paroisse. Si c'est de la malveillance, gare aux auteurs, on ne nuit pas sans retour aux orphelins et aux veuves.

NAISSANCES

Gérard-Joseph, fils de Antoine Gibbons (Rathwell) 5 juillet.

Antoine Firmin, fils de Louis Chabbert, 12 juillet.

Marie-Ange Louisa, fille d'Alex. Richard, 22 juillet.

Joseph, Paul, Alphonse, fills d'Auguste Roiroux, 2 août.

Marie Bernadette Clémentine, fille de J. B. Lemaux (S. Lupicin) 2 août.

Marie Florentine Philomène, fille de J.-B. Lemaux, (S. Lupicin) 2 août.

Un Paroissien.

LAURIER, MAN.

A Laurier, Man., dimanche dernier, à la résidence de M. Isaac Trottier, se réunissaient plusieurs de ses nombreux amis où un magnifique banquet leur fut servi en plein air. Le menu faisait honneur à l'excellente cuisinière.

La mère de M. Trottier, quoique âgée de 74 ans, présidait cette jolie fête. Elle nous chanta quelques couplets qui nous firent apprécier sa jolie voix si bien conservée.

Après s'être très bien amusés, inutile de dire qu'il faisait peine de se retirer malgré les petites heures. L'élite de Sainte-Rose du Lac, Makinak et Laurier y était représenté.

Un témoin.

FANNYSTELLE

MM. Edmond Poirier et Albert Morissette sont allés visiter leurs "homesteads" près de Broadvalley, Man.

* * *

Melle Eva Guilbault est en promenade à Winnipeg Beach, Man., chez son oncle M. Ed. Guilbault.

* * *

Quelques-uns de nos citoyens doivent nous quitter pour aller à la guerre qui sévit en Europe en ce moment. Nous leur souhaitons un prompt retour, sain et sauf.

* * *

L'installation du téléphone est quasiment complète; un bon nombre peuvent maintenant communiquer par le fil avec leurs voisins. Les autres (ceux qui ne l'ont pas) vont se servir du téléphone sans fil.

* * *

M. Pierre Gaudreau et son épouse, en visite au presbytère depuis un mois, sont partis le 7 courant pour Saint-Boniface, d'où ils se dirigeront vers Danielson, Conn., lieu de leur demeure. Bon voyage!

* * *

Baptême: Gabriel-Joseph-Almire, né le 7 courant, fils de Marcel Arnal et de Juliette Painchaud. Parrain et marraine: Almire Arnal et Jeanne Arnal, oncle et soeur de l'enfant.

* * *

Il est rumeur que M. le Curé, sur l'invitation de ses paroissiens, ira sous peu chercher la santé et un regain de forces sous d'autres cieux.

* * *

Lundi, le 3 courant, eut lieu à l'église paroissiale le mariage d'Odilon Gaudreau, fils majeur de Pierre Gaudreau et de Eveline Fournier, de Danielson, Conn., et de Rose-Marie-Henriette Owens, fille mineure de Percy Owens et Henriette Robert, de Saint-Boniface.

M. O. Gaudreau est le cousin-germain de M. le Curé, ce qui explique la raison d'être de ce mariage à Fannystelle.

Les nouveaux époux resteront à Winnipeg. Nos voeux de bonheur au nouveau couple.

* * *

M. Ulric Boisvert est de retour occupé de la construction de plusieurs résidences, de Gravelbourg, Sask., où il s'est

* * *

M. et Mme E. Loree, de Winnipeg, étaient de passage ici cette semaine.

* * *

M. Conan, de Fisher Branch, Man., est venu rendre visite à M. Félix Hébert. M. Conan s'est dirigé vers Forget, Sask., lundi dernier, où il s'occupera des récoltes.

* * *

Mme Couture, mère de M. Gédéon Couture, est retenue chez elle à Saint-Boniface, par cause de maladie. Nous espérons qu'elle se rétablira promptement.

* * *

Mme V. Beaupré est de retour de Stony Mountain, Man., où elle fut l'hôte de sa fille Mme J.-H. Daigneault.

* * *

La Rvde Soeur Saint-Charles a été nommée, parait-il, directrice de notre couvent, en remplaçant Soeur Saint-François-Xavier, qui a été transférée à la direction du couvent de Saint-Charles, Man.

* * *

M. Edmond Poirier est allé assister, mardi dernier, au mariage de son frère Napoléon, à Haywood, Man.

* * *

Les moissons sont commencées depuis quelques jours; la récolte n'a pas une trop vilaine apparence.

* * *

A l'assemblée ds contribuables du 27 courant, M. Omer Cyrenne a été réélu commissaire du district scolaire No 767.

* * *

La partie de balle de samedi dernier entre les clubs Marshall-Wells, de Winnipeg, et notre club, a été une victoire pour nos amateurs. Résultat: 5-2.

L'équipe Marshall-Wells était venue en automobiles, au nombre de trois et un bon nombre de personnes, amis des intéressés, ont fait le voyage avec eux.

La partie fut très intéressante et ce fut pendant plusieurs "innings" des blanchissages pour le club visiteur et le nôtre.

Voici la liste des joueurs:

Marshall-Wells. — Dion, 2b; Glasgow, ss; Scott, 1b; Strong, c; Davidson, 3b; Weir, A., cf; Weir, E., rf; Kennedy, lf; Bibeau, lanceur; Scott, capitaine.

Fannystelle.—Hailmeyer, W., 2b; Cyrenne, O., ss; Gryte, G., 1b; Phillips, F., c; Gryte, L., 3b; Gryte, H., cf; Beaupré, P., rf; Bouvier, P., lf; Phillips, A., lanceur; Painchaud, J., capitaine.

Umpire: Hetzel.

Yvonnic.

FAITS A ETUDIER

Sait-on que le gouvernement des Etats-Unis perd annuellement 6,000,000,000 (six millions) de pains? Oui, six billions! et ceci en permettant la fabrication des boissons alcooliques, par quoi brasseurs et distillateurs engloutissent assez de grains pour faire une série de piles de grains de 40 pieds de hauteur qui ferait le tour du monde.

Ceci, à raison de trois pains pour chaque famille, tous les jours de l'année, nourrirait six millions de familles. Le pain coûte terriblement cher à cause de ce gaspillage de grains, et la richesse publique en est considérablement diminuée.

Si durant l'année 1907, lorsque les usines fermaient leurs portes, que quelques banques ne se maintenaient qu'à grand'peine en équilibre et que les industries plus petites faisaient faillite, quatre-vingt-dix millions de dollars, en or, importés des banques de France et d'Angleterre, parvenaient à remédier quelque peu à cette situation, n'est-il pas évident que ces cinq cent millions de dollars gaspillés pour la fabrication des boissons alcooliques auraient révolutionné le commerce mondial, si on les avait préservés de cette ruine? Et combien de centaines de milliers de vies humaines seraient sauvées, si l'on supprimait la fabrication et la vente des boissons alcooliques? Semble-t-on réellement s'en douter?

Quand un théâtre brûla dans une de nos grandes villes et que six cents personnes y périrent dans l'espace d'une heure: où des hommes, des femmes et des enfants brûlèrent, la nation tout entière frémit d'horreur. On semblait entendre les cris désespérés de ces pauvres victimes et voir leurs mains brûlantes frapper les vitres et les portes fermées et nos coeurs. Six cents dans une heure.

Mais les buvettes de ce pays seul en font mourrir dix cents tous les jours. Et depuis que les six cents ont péri dans le Théâtre Iroquois, il y a sept ans, sept cent mille personnes sont mortes des effets des liqueurs alcooliques.

Pourtant la conscience de la nation dort, tandis que la procession toujours grossissante va rejoindre les autres qui les ont précédés dans la tombe.

A. Bergeron.

—*L'Abstinence Totale*, Warren, R. I.



Mais enfin, comme Rosa écrivait déjà presque lisiblement le jour où Cornélius avait si imprudemment laissé parler son coeur, Rosa ne désespéra point de faire des progrès assez rapides pour donner dans huit jours au plus tard des nouvelles de sa tulipe au prisonnier.

Elle n'avait pas oublié un mot de recommandations que lui avait faites Cornélius. Du reste, jamais Rosa n'oubliait un mot de ce que lui disait Cornélius, même lorsque ce qu'il lui disait n'empruntait pas la forme de la recommandation.

Lui, de son côté, se réveilla plus amoureux que jamais. La tulipe était bien encore lumineuse et vivante dans sa pensée, mais enfin il ne la voyait plus comme un trésor auquel il dût tout sacrifier, même Rosa, mais comme une fleur précieuse, une merveilleuse combinaison de la nature et de l'art que Dieu lui accordait pour le corsage de sa maîtresse.

Cependant toute la journée une [...]

Il était pareil à ces hommes dont l'esprit est assez fort pour oublier momentanément qu'un grand danger les menace le soir ou le lendemain. La préoccupation une fois vaincue, ils vivent de la vie ordinaire. Seulement, de temps en temps, ce danger oublié leur mord le coeur tout à coup de sa dent aiguë. Ils tressaillent, se demandent pourquoi ils ont tressailli, puis, se rappelant ce qu'ils avaient oublié:—Oh! oui, disent-ils avec un soupir, c'est cela!

Le *cela* de Cornélius, c'était la crainte que Rosa ne vînt point ce soir-là comme d'habitude.

Et au fur et à mesure que la nuit s'avançait, la préoccupation devenait plus vive et plus présente, jusqu'à ce qu'enfin cette préoccupation s'emparât de tout le corps de Cornélius, et qu'il n'y eût plus qu'elle qui vécût en lui.

Aussi fut-ce avec un long battement de coeur qu'il salua l'obscurité: à mesure que l'obscurité croissait, les paroles qu'il avait dites la veille à Rosa, et qui [...]

le, revenaient plus présentes à son esprit, et il se demandait comment il avait pu dire à sa consolatrice de le sacrifier à sa tulipe, c'est-à-dire de renoncer à la voir si besoin était, quand chez lui la vue de Rosa était devenue une nécessité de sa vie.

De la chambre de Cornélius on entendait sonner les heures à l'horloge de la forteresse. Sept heures, huit heures, puis neuf heures sonnèrent. Jamais timbre de bronze ne vibra plus profondément au fond d'un coeur que ne le fit le marteau frappant le neuvième coup marquant cette neuvième heure.

Puis tout rentra dans le silence. Cornélius appuya la main sur son coeur pour en étouffer les battements, et écouta.

Le bruit du pas de Rosa, le froissement de sa robe aux marches de l'escalier, lui étaient si familiers que, dès le premier degré monté par elle, il disait:

—Ah! voilà Rosa qui vient.

Ce soir-là aucun bruit ne troubla le silence du corridor; l'horloge marqua neuf heures un quart. Puis sur deux sons différents neuf heures et demie; puis neuf heures trois quarts; puis enfin de sa voix grave annonça non seulement aux hôtes de la forteresse, mais encore aux habitants de Loevestein, qu'il était dix heures.

C'était l'heure à laquelle Rosa quittait d'habitude Cornélius. L'heure était sonnée et Rosa n'était pas encore venue.

Ainsi donc, ses pressentiments [...]

ritée se tenait dans la chambre et l'abandonnait.

—Oh! j'ai bien mérité ce qui m'arrive, disait Cornélius. Oh! elle ne viendra pas, et elle fera bien de ne pas venir; à sa place, certes, j'en ferais autant.

Et malgré cela, Cornélius écoutait, attendait et espérait toujours.

Il écouta et attendit ainsi jusqu'à minuit, mais à minuit il cessa d'espérer et, tout habillé, alla se jeter sur son lit.

La nuit fut longue et triste, puis le jour vint; mais le jour n'apportait aucune espérance au prisonnier.

A huit heures du matin, sa porte s'ouvrit; mais Cornélius ne détourna même pas la tête, il avait entendu le pas pesant de Gryphus dans le corridor, mais il avait parfaitement senti que ce pas s'approchait seul.

Il ne regarda même pas du côté du geôlier.

Et cependant il eût bien voulu l'interroger pour lui demander des nouvelles de Rosa. Il fut sur le point, si étrange qu'eût dû paraître cette demande à son père, de lui faire cette demande. Il espérait, l'égoïste, que Gryphus lui répondrait que sa fille était malade.

A moins d'événement extraordinaire, Rosa ne venait jamais dans la journée. Cornélius, tant que dura le jour, n'attendit donc point en réalité. Cependant, à ses tressaillements subits, à son oreille tendue du côté de la porte, à son regard rapide interrogeant le [...]

nier avait la sourde espérance que Rosa ferait une infraction à ses habitudes.

A la seconde visite de Gryphus, Cornélius contre tous ses antécédents, avait demandé au vieux geôlier, et cela de sa voix la plus douce, des nouvelles de sa santé; mais Gryphus, laconique comme un Spartiate, s'était borné à répondre:

—Ça va bien.

A la troisième visite, Cornélius varia la forme de l'interrogation.

—Personne n'est malade à Loevestein? demanda-t-il.

—Personne! répondit plus laconiquement encore que la première fois Gryphus, en fermant la porte au nez de son prisonnier.

Gryphus, mal habitué à de pareilles gracieusetés de la part de Cornélius, y avait vu de la part de son prisonnier un commencement de tentative de corruption.

Cornélius se retrouva seul: il était sept heures du soir; alors se renouvelèrent à un degré plus intense que la veille les angoisses que nous avons essayé de décrire.

Mais, comme la veille, les heures s'écoulèrent sans amener la douce vision qui éclairait, à travers le guichet, le cachot du pauvre Cornélius, et qui, en se retirant, y laissait de la lumière pour tout le temps de son absence.

Van Baerle passa la nuit dans un véritable désespoir. Le lendemain, Gryphus lui parut plus laid, plus brutal, plus désespérant encore que d'habitude: il lui était passé par l'esprit, ou plutôt [...]

c'était lui qui empêchait Rosa de venir.

Il lui prit des envies féroces d'étrangler Gryphus: mais Gryphus étranglé par Cornélius, toutes les lois divines et humaines défendaient à Rosa de jamais revoir Cornélius.

hein! Rosa!

N'est-cep as que c'est triste,

Le geôlier échappa donc, sans s'en douter, à un des plus grands dangers qu'il eût jamais courus de sa vie.

Le soir vint et le désespoir tourna en mélancolie; cette mélancolie était d'autant plus sombre que, malgré van Baerle, les souvenirs de sa pauvre tulipe se mêlaient à la douleur qu'il éprouvait. On en était arrivé juste à cette époque du mois d'avril que les jardiniers les plus experts indiquent comme le point précis de la plantation des tulipes; il avait dit à Rosa: Je vous indiquerai le jour où vous devez mettre le caïeu en terre. Ce jour, il devait, le lendemain, le fixer à la soirée suivante. Le temps était bon, l'atmosphère, quoique encore un peu humide, commençait à être tempérée par ces pâles rayons du soleil d'avril, qui venant les premiers semblent si doux, malgré leur pâleur. Si Rosa allait laisser passer le temps de la plantation; si à la douleur de ne pas voir la jeune fille se joignait celle de voir avorter le caïeu, pour avoir été planté trop tard, ou même pour n'avoir pas été planté du tout!

De ces deux douleurs réunies, il y avait certes de quoi perdre le [...]

Ce fut ce qui arriva le quatrième jour.

C'était pitié que de voir Cornélius, muet de douleur et pâle d'inanition, se pencher en dehors de la fenêtre grillée, au risque de ne pouvoir retirer sa tête d'entre les barreaux, pour tâcher d'apercevoir à gauche le petit jardin dont lui avait parlé Rosa, et dont le parapet confinait, lui avait-elle dit, à la rivière, et cela dans l'espérance de découvrir, à ces premiers rayons du soleil d'avril, la jeune fille ou la tulipe, ses deux amours brisées.

Le soir, Gryphus emporta le déjeuner et le dîner de Cornélius: à peine celui-ci y avait-il touché.

Le lendemain, il n'y toucha pas du tout, et Gryphus descendit les comestibles destinés à ces deux repas parfaitement intacts.

Cornélius ne s'était pas levé de la journée.

—Bon, dit Gryphus en descendant après la dernière visite; bon, je crois que nous allons être débarrassés du savant.

Rosa tressaillit.

—Bah! fit Jacob, et comment cela?

—Il ne boit plus, il ne mange plus, il ne se lève plus, dit Gryphus. Comme M. Grotius, il sortira d'ici dans un coffre, seulement ce coffre sera une bière.

Rosa devint pâle comme la mort.

—Oh! murmura-t-elle, je comprends: il est inquiet de sa tulipe.

Et se levant tout oppressée, elle rentra dans sa chambre, où elle [...]

[L]E SIECLE EUCHARISTIQUE

[D]ans quelques jours, toutes les [rou]tes de la chrétienté s'empli[ron]t des pèlerins qui vont au [Con]grès de Lourdes. Une année [de] plus des... les ... de la [pro]cession universelle où sera glo[rifi]é le Christ Hostie. Aucun fait, [dep]uis le commencement du nou[vea]u siècle, n'est plus imposant [qu]e ces vastes assemblées de ca[tho]liques venus de pays sans nom[bre] pour articuler ensemble un [act]e d'adoration. Le moyen âge [lui-]même n'a jamais connu de tel[les] assises mystiques; on se ren[dai]t alors à Saint-Jacques de [Com]postelle comme en un lieu qui [con]tenait les restes corporels d'un [ap]ôtre et la terre sanctifiante de [se]s os. Ici, les attraits tangibles [dev]iennent secondaires: l'Eucha[rist]ie peut s'adorer dans un pau[vr]e ostensoir de village aussi bien [qu]e sous un dais escorté par cent [év]êques. Ce serait puéril, pour ex[pli]quer l'affluence des fidèles, [d']en admettre seulement les cau[se]s extérieures, la force d'impul[sio]n qui sollicite les hommes vers [u]n point où de longues foules se [dir]igent, l'attente de magnificen[ce]s extraordinaires et d'unanimes [ém]otions. Il faut atteindre au [fo]nd des âmes et, plus encore, [d]ans les volontés conductrices de [l']Esprit-Saint, les raisons dura[b]les de ce mouvement.

A mesure que la fin des temps [a]pproche, une partie du genre [h]umain s'endurcit davantage à [n]ier sa Rédemption; mais celle [q]ui reste croyante veut plus éner[giq]uement proclamer sa foi. Le [so]ir tombe sur le monde; la nuit [co]mmerçante sera la nuit du der[n]ier exode. C'est l'heure où les [fi]ls d'Israël immolaient l'Agneau [sa]ns tache. Nous aussi, nous sa[v]ons qu'il faut marquer de son [sa]ng le linteau de notre porte afin [q]ue l'archange justicier, s'il pas[se], ne touche point nos têtes de [s]on glaive. Comme eux, nous de[v]ons manger la pâque, "tenant à [l]a main le bâton" de l'imminent [v]oyage et "en hâte", avec la faim [d']un grand désir.

Plus l'Eglise voit sa mission [t]errestre près d'être achevée, plus [e]lle se retrempe en ses origines. [A]ux premiers siècles, la commu[n]ion quotidienne était si bien ad[m]ise que les chrétiens se commu[n]iaient eux-mêmes dans leurs [m]aisons. Mais, bientôt, un scru[pu]le dont le moyen âge ne sut se [d]élivrer et qui opprime toujours [le]s schismatiques grecs, retint les [fid]èles à une distance respectueu[se] du Sacrement; plus tard, en [F]rance du moins, les controver[se]s protestantes et le jansénisme [r]efroidirent, chez la masse de ceux [q]ui communiaient à Pâques et [a]ux fêtes solennelles, toute fer[ve]nte familiarité. L'expression [t]raditionnelle, "s'approcher des [S]acrements", correspondait à cet [ét]at de méfiance rationaliste: on [s']en approchait, on ne les mêlait [p]as à son être intime. Aujour[d]'hui encore, les hommes de la [g]énération antérieure à la nôtre [s]ont imbus d'un préjugé contre la [c]ommunion fréquente. Pourtant, [s]ur ce point comme sur tant d'au[t]res, le pontificat de Pie X mar[que] un retour à la profonde vie primitive. Si beaucoup de catholiques ont suivi docilement ses inspirations, c'est qu'ils comprennent le principe très simple jadis exposé par saint Ambroise:

"Puisque chaque fois que le Sang est versé, il est versé pour la rémission des péchés, je dois le recevoir toujours, afin que mes péchés soient toujours remis. Je pèche constamment; je dois donc constamment prendre le remède contre le péché... Si c'est notre pain quotidien, pourquoi attendez-vous une année pour le recevoir, comme le font les Grecs en Orient? Recevez tous les jours ce qui tous les jours vous est profitable. Celui qui ne mérite pas de communier chaque jour ne mérite pas de communier une fois l'an."

Il n'est point d'âme pour qui ne résonne incessamment le précepte d'amour: Prenez et mangez. Mais, tandis que la multitude des mécréants rejette en hochant la tête et souvent avec d'immondes opprobres le Dieu qui ne se lasse pas de s'offrir à tous, le reste du troupeau demeuré fidèle s'élance d'autant plus avide vers la nourriture délectable. "Dilate ta bouche et je l'emplirai", disait le Seigneur à son peuple par la voix du Psalmiste; cette parole, d'une insondable munificence, est entrée dans nos oreilles plus clairement qu'en celles de nos ancêtres. Ce n'est pas que nous méritions mieux les largesses divines; mais elles se multiplient à la mesure de notre indigence. Le viatique est pour les fragiles, les infirmes et les moribonds. Or, le monde ressemble à un grand malade qui ne sait plus de quel côté se retourner sur son lit. De quoi peut-il avoir encore faim, sinon du Pain vital, promesse d'éternité? "Il a donné *aux tristes* la coupe de son Sang", chante une hymne de la Fête-Dieu. Plus que jamais il faut aux chrétiens, pour n'être pas tristes, "l'esprit de triomphe" qui les fait marcher avec sécurité, comme les jeunes hommes dans la fournaise, au milieu des tentations et des haines. D'où recevraient-ils cette allégresse, sinon en mêlant à leur sang toute la substance du Fort des forts, du Dominateur dont le royaume n'aura pas de fin?

Tel est le sens des Congrès eucharistiques et surtout des Congrès internationaux. Les pèlerins appartenant aux patries les plus distantes et les plus hostiles ne s'y donnent point rendez-vous à seule fin de démontrer que le catholicisme restaure la famille humaine en son harmonie plénière par l'unanimité d'une foi supra-terrestre. Leur concorde jubilante figure pour quelques jours la communion des élus, l'état de gloire et d'adoration perpétuelle qui se nomme le paradis. On dirait qu'alors, du Levant jusqu'au Ponant, les blasphèmes se sont tus, les hérésies et les schismes sont morts, que les puits de l'abîme est clos sur le dragon lié à jamais; là, tous sont en tous, étant en Dieu. C'est comme une après-midi d'été vêtue d'une splendeur et d'une paix où rien ne semble plus pouvoir changer. Si quelque chose peut donner une image des béatitudes, n'est-ce pas l'instant d'une bénédiction solennelle, quand le prêtre élève au-dessus de la foule le Saint-Sacrement!

Et même, les bienheureux qui voient la Face de Jésus-Christ ne peuvent plus mériter comme nous, prosternés devant l'ostensoir. L'hommage que rendent de faibles humains à la Présence réelle enferme une sublimité dont les anges doivent être jaloux. Un soir, il y a deux mille ans, Jésus, tenant du pain entre ses doigts, a dit: Ceci est mon Corps: et ses disciples ont cru à sa parole, ils ont fait ce qu'il avait fait, ils le feront jusqu'à la fin des siècles et, avec eux, tous ceux qui croiront en lui. Le voilà, le règne du Verbe où la parole accomplit tout! Dans le miracle de la transsubstantiation, les apparences, infimes et passives, subsistent seulement pour que la foi ait lieu d'agir et que les sens ne soient point déçus. Sous elles pourtant s'abrègent l'univers, la terre et le froment, le soleil mourricier, la chair et le sang de l'homme; et, par la substance du Fils, la créature finie consomme son union avec l'Infini en trois personnes.

Il est trop vrai de dire que l'éternité n'épuisera pas la contemplation d'un tel mystère. En même temps, quoi de plus simple, de plus accessible aux simples! Je me souviens d'un mot dit par une femme de pêcheur, aux Sables-d'Olonne, à une voisine dont les vilenies l'exaspéraient.

"Allez, vous ne le payeriez cher si, ce matin, je n'avais pas mangé mon Dieu."

Manger son Dieu! Personne autre que les catholiques n'a jamais osé se servir de cette prodigieuse expression. Mais, surtout, qu'on songe à ce qu'y mettait la pauvre femme et qu'on essaye d'évaluer quelle somme de charité humble, de miséricorde, de pureté, de patience, de paix entre dans le monde par l'Eucharistie.

Lorsque les délégués de la catholicité s'assemblent pour adorer et méditer le Sacrement saint entre tous, l'effet qu'il produit en eux est de leur communiquer, autant qu'ils peuvent la recevoir, son unité surnaturelle: il fait d'eux comme des grains de blé moulus et pétris qui deviennent un seul pain. S'ils se séparent ensuite, la force d'une cohésion mystique persiste dans leur vie, se propage autour d'eux. Dieu seul mesure l'efficacité qu'ont eue et auront, en des pays où, depuis des siècles, la Présence réelle était officiellement niée, des spectacles tels que ceux de Westminster et de Cologne, ces processions immenses qui figuraient la continuité de la véritable Eglise, son pèlerinage militant et triomphant, conduit du Golgotha au jugement dernier.

Lille peut se glorifier d'avoir été la première ville choisie pour un grand Congrès eucharistique. C'était en 1881: trois cents prêtres et laïques s'y étaient groupés: quatre mille hommes prirent part à la cérémonie de la clôture. Ce commencement, comparé à ce que furent les récents Congrès, fait penser au grain de senevé croissant en un arbre où les oiseaux du ciel bâtissent leur nid.

Le choix de Lourdes, cette année, a une signification magnifique: il atteste une reprise solennelle de la terre de France par Jésus-Christ Roi et par Marie. Lourdes est pour les catholiques un fief inexpugnable: le Sauveur est là, si l'on peut dire, chez lui plus qu'en nul autre lieu; il circule parmi les foules qui l'acclament, et sa présence est tellement sensible que jamais il ne passe sans guérir des infirmes ou délivrer des âmes souffrantes.

Les apparitions de Lourdes ne sont qu'une révélation anticipée, imparfaite du paradis. Quand on lit les récits de Bernadette et des témoins immédiats, on éprouve quelque chose de ce rafraîchissement qu'au sortir du purgatoire doivent connaître les sanctifiés.

Je ne crois point qu'il y ait dans l'histoire du christianisme une série de phénomènes comparables aux dix-huit apparitions, à ces conversations, devant une foule, entre une petite fille agenouillée et la Dame qu'on ne voyait pas, mais dont le visage se réverbérait sur le sien, à qui elle répondait, selon les volontés de qui elle agissait; et la source, irrécusable, afflua pour témoigner elle-même que Bernadette avait *vu*. Cela se passait en 1858, alors que Renan, maître des esprits, prétendait avoir exclu, sans retour, des faits le surnaturel. Quelle compassion démesurée dans cette insistance de Marie à s'affirmer existante!

Mais, bien qu'elle ait à Lourdes redit trois fois le mot: Pénitence! elle ne s'y révèle pas, comme à la Salette, la Mère douloureuse, transfixée par les sept glaives et présidant à ses fils ingrats les dernières épouvantes. Quand elle se montre à Bernadette, elle sourit et, tandis que l'enfant récite son chapelet, elle prononce avec elle: Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Ce sourire de l'Immaculée, cet hosanna réitéré à la Trinité sainte, n'est-ce point le paradis vermeil, celui qui descendait sur la figure de Bernadette, "transparente comme si de la lumière passait au travers?" Et, racontait la voyante, la Dame souriait aussi en regardant les autres petites filles qui étaient là, les hommes et les femmes, toute l'humanité pécheresse. Or, le regard de Marie sur nous, c'est celui même du Fils de Dieu resplendissant en elle, l'éblouissement de l'éternelle Hostie réfléchi sur celle qui n'a jamais péché.

Ainsi, Lourdes est bien l'endroit de la terre où il convient le mieux de célébrer les merveilles du Saint Sacrement. Ainsi, nous tissons à notre siècle un manteau d'une pourpre radieuse, où sera mêlé, souhaitons-le, le rouge de notre sang, mais qui porte déjà la couleur du Sang de Jésus-Christ. Quand bien même son avenir serait lourd de calamités et d'ignominies, il aura en l'ineffable privilège d'être le siècle eucharistique.

Emile Baumann.

LA BIERE EST DE RIGUEUR

On sait que les étudiants allemands sont d'ardents disciples de Gambrinus... et que plusieurs litres de bière à avaler d'affilée ne leur font pas peur! Depuis quelques années, cette coutume a cessé d'être générale, et il s'est formé dans les grandes universités des clubs "de tempérants" qui refusent d'absorber "par ordre" le breuvage national.

Tout récemment, l'université de Greifswald donnait une fête en l'honneur du kaiser, et, selon l'usage, recteurs, professeurs et élèves consommèrent des quantités de bière. Deux étudiants, qui refusaient de participer à ces copieuses libations, furent réprimandés sévèrement par le recteur, et un troisième, qui protestait contre la punition, fut condamné à trois jours en cachot.

Les "tempérants" publièrent le lendemain dans un journal une protestation où ils accusaient le recteur de fouler aux pieds les droits des étudiants, et ce dernier riposta en renvoyant de l'université les signataires.

Et voilà les étudiants d'outre-Rhin condamnés à boire "jusqu'à plus soif", s'ils ne veulent pas renoncer à poursuivre leurs études!

LE PARAPLUIE ASTRONOMIQUE

Il n'est pas donné à tout le monde de savoir lire dans le ciel, les astronomes nous l'ont déclaré sans ambages, il faut que l'oeil soit très exercé pour finir par voir quelque chose. On a la preuve de cette nécessité par l'histoire actuelle des canaux de la planète Mars. Certains savants assurent qu'ils existent. Après maintes observations, ils les ont vus. D'autres savants nient leur existence. Malgré leurs efforts, ils n'ont jamais rien pu discerner.

En tout cas, l'astronomie n'est pas une science à la portée de tous. Même les gens très instruits ignorent bien des choses touchant au domaine céleste. C'est ce qu'a pensé un Ecossais qui vient d'avoir à ce sujet une idée assez curieuse qui mérite d'être signalée.

Il vend des parapluies de son invention qui ajoutent à l'agrément d'être des protecteurs contre les ondées et des abris contre les chauds rayons du soleil estival l'avantage d'être très instructifs.

Vous ouvrez le parapluie et l'intérieur de cet ustensile de première nécessité représente une carte détaillée du ciel, avec de nombreuses explications et signes compréhensibles.

A l'heure où d'intelligents commerçants organisent à Bruxelles le prêt des parapluies pour les personnes qui, dans la rue, sont surprises par un orage, il est bon de mentionner l'idée de cet Ecossais dont certaines explications ne seraient pas ridicules. On voit fort bien nos écoles donnant en prix aux forts en sciences des parapluies astronomiques. Pourquoi pas?

pendant toute la nuit s'exerça à tracer des lettres.

Le lendemain, en se levant pour se traîner jusqu'à la fenêtre, Cornélius aperçut un papier qu'on avait glissé sous la porte.

Il s'élança sur ce papier, l'ouvrit, et lut, d'une écriture qu'il eut peine à reconnaître pour celle de Rosa, tant elle s'était améliorée pendant cette absence de sept jours:

—Soyez tranquille, votre tulipe se porte bien.

Quoique ce petit mot de Rosa calmât une partie des douleurs de Cornélius, il n'en fut pas moins sensible à l'ironie. Ainsi, c'était bien cela, Rosa n'était point malade, Rosa était blessée; ce n'était point par force que Rosa ne venait plus, c'était volontairement qu'elle restait éloignée de Cornélius.

Ainsi Rosa libre, Rosa trouvait dans sa volonté la force de ne pas venir voir celui qui mourait du chagrin de ne pas l'avoir vue.

Cornélius avait du papier et un crayon que lui avait apportés Rosa. Il comprit que la jeune fille attendait une réponse, mais que cette réponse elle ne la viendrait chercher que la nuit. En conséquence il écrivit sur un papier pareil à celui qu'il avait reçu:

"Ce n'est point l'inquiétude que me cause ma tulipe qui me rend malade; c'est le chagrin que j'éprouve de ne pas vous voir."

Puis Gryphus sorti, puis le soir venu, il glissa le papier sous la porte et écouta.

[Il n'entendit ni le] pas ni le froissement de sa robe.

Il n'entendit qu'une voix faible comme un souffle, et douce comme une caresse, qui lui jetait par le guichet ces deux mots:

—A demain.

Demain,—c'était le huitième jour.—Pendant huit jours Cornélius et Rosa ne s'étaient point vus.

XX

Ce qui s'était passé pendant ces huit jours

Le lendemain en effet, à l'heure habituelle, van Baerle entendit gratter à son guichet comme avait l'habitude de le faire Rosa dans les bons jours de leur amitié.

On devine que Cornélius n'était pas loin de cette porte à travers le grillage de laquelle il allait revoir enfin la charmante figure disparue depuis trop longtemps.

Rosa, qui l'attendait sa lampe à la main, ne put retenir un mouvement quand elle vit le prisonnier si triste et si pâle.

—Vous êtes souffrant, monsieur Cornélius? demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle, répondit Cornélius, souffrant d'esprit et de corps.

—J'ai vu, monsieur, que vous ne mangiez plus, dit Rosa; mon père m'a dit que vous ne vous leviez plus; alors je vous ai écrit pour vous tranquilliser sur le sort du précieux objet de vos inquiétudes.

—Et moi, dit Cornélius, je vous ai répondu. Je croyais, vous voyant revenir, chère Rosa, que vous aviez reçu ma lettre.

[—C'est vrai, je l'ai reçue.] [Vous n'avez plus l']excuse, cette fois, que vous ne savez pas lire. Non seulement vous lisez couramment, mais encore vous avez énormément profité sous le rapport de l'écriture.

—En effet, j'ai non seulement reçu, mais lu votre billet. C'est pour cela que je suis venue pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de vous rendre à la santé.

—Me rendre à la santé! s'écria Cornélius, mais vous avez donc quelque bonne nouvelle à m'apprendre?

Et en parlant ainsi, le jeune homme attachait sur Rosa des yeux brillants d'espoir.

Soit qu'elle ne comprit pas ce regard, soit qu'elle ne voulût pas le comprendre, la jeune fille répondit gravement:

—J'ai seulement à vous parler de votre tulipe, qui est, je le sais, la plus grave préoccupation que vous ayez.

Rosa prononça ce peu de mots avec un accent glacé qui fit tressaillir Cornélius.

Le zélé tulipier ne comprenait pas tout ce que cachait, sous le voile de l'indifférence, la pauvre enfant toujours aux prises avec sa rivale, la tulipe noire.

—Ah! murmura Cornélius, encore, encore! Rosa, ne vous ai-je pas dit, mon Dieu! que je ne songeais qu'à vous, que c'était vous seule que je regrettais, vous seule qui me manquiez, vous seule qui, par votre absence, me retiriez l'air, le jour, la chaleur, la lumière, la vie.

Rosa sourit mélancoliquement.

[—Ah! dit-elle, c'est que votre] tulipe a couru un si grand danger.

Cornélius tressaillit malgré lui, et se laissa prendre au piège si c'en était un.

—Un si grand danger! s'écria-t-il tout tremblant, mon Dieu! et lequel?

Rosa le regarda avec une douce compassion, elle sentait que ce qu'elle voulait était au-dessus des forces de cet homme, et qu'il fallait accepter celui-là avec sa faiblesse.

—Oui, dit-elle, vous aviez deviné juste, le prétendant, l'amoureux, le Jacob ne venait point pour moi.

—Et pour qui venait-il donc? demanda Cornélius avec anxiété.

—Il venait pour la tulipe.

—Oh! fit Cornélius pâlissant à cette nouvelle plus qu'il n'avait pâli lorsque Rosa, se trompant, lui avait annoncé quinze jours auparavant que Jacob venait pour elle.

Rosa vit cette terreur, et Cornélius s'aperçut à l'expression de son visage qu'elle pensait ce que nous venons de dire.

—Oh! pardonnez-moi, Rosa, dit-il, je vous connais, je sais la bonté et l'honnêteté de votre coeur. Vous, Dieu vous a donné la pensée, le jugement, la force et le mouvement pour vous défendre, mais à ma pauvre tulipe menacée, Dieu n'a rien donné de tout cela.

Rosa ne répondit point à cette excuse du prisonnier et continua:

—Du moment où cet homme, qui m'avait suivie au jardin et [qui m'avait reconnue, et que la tulipe] vous inquétait, il m'inquiétait bien plus encore. Je fis donc ce que vous aviez dit, le lendemain du jour où je vous ai vu, pour la dernière fois et où vous m'aviez dit...

Cornélius l'interrompit.

—Pardon, encore une fois, Rosa, s'écria-t-il. Ce que je vous ai dit, j'ai eu tort de vous le dire. —J'en ai déjà demandé mon pardon de cette fatale parole. Je le demande encore. Sera-ce donc toujours vainement?

—Le lendemain de ce jour-là, reprit Rosa, me rappelant ce que vous m'aviez dit... de la ruse à employer pour m'assurer si c'était moi ou la tulipe que cet odieux homme suivait...

—Oui, odieux... N'est-ce pas, dit-il, vous le haïssez bien cet homme?

—Oui, je le hais, dit Rosa, car il est cause que j'ai bien souffert depuis huit jours!

—Ah! vous aussi, vous avez donc souffert? Merci de cette bonne parole, Rosa.

—Le lendemain de ce malheureux jour, continua Rosa, je descendis donc au jardin, et m'avançai vers la plate-bande où je devais planter la tulipe, tout en regardant derrière moi si, cette fois comme l'autre, j'étais suivie.

—Eh bien? demanda Cornélius.

—Eh bien! la même ombre se glissa entre la porte et la muraille, et disparut encore derrière les sureaux.

—Vous fîtes semblant de ne pas la voir, n'est-ce pas? demanda [Cornélius, en se rappelant dans tous] ses détails le conseil qu'il avait donné à Rosa.

—Oui, et je m'inclinai sur la plate-bande que je creusai avec une bêche comme si je plantais le caïeu.

—Et lui... lui... pendant ce temps?

—Je voyais briller ses yeux ardents comme ceux d'un tigre à travers les branches des arbres.

—Voyez-vous? voyez-vous? dit Cornélius.

—Puis, ce semblant d'opération achevé, je me retirai.

—Mais derrière la porte du jardin seulement, n'est-ce pas? De sorte qu'à travers les fentes ou la serrure de cette porte vous pûtes voir ce qu'il fit, vous une fois partie.

—Il attendit un instant sans doute pour s'assurer que je ne reviendrais pas, puis il sortit à pas de loup de sa cachette, s'approcha de la plate-bande par un long détour, puis arrivé enfin à son but, c'est-à-dire en face de l'endroit où la terre était fraîchement remuée, il s'arrêta d'un air indifférent, regarda de tous côtés, interrogea chaque angle du jardin, interrogea chaque fenêtre des maisons voisines, interrogea la terre, le ciel, l'air, et croyant qu'il était bien seul, bien isolé, bien hors de la vue de tout le monde, il se précipita sur la plate-bande, enfonça ses deux mains dans la terre molle, en enleva une portion qu'il brisa doucement entre ses mains pour voir si le caïeu s'y trouvait, recommença trois fois le même manège, et chaque fois avec une [ardeur croissante, jusqu']qu'enfin, commençant à comprendre qu'il pouvait être dupe de quelque supercherie, il calma l'agitation qui le dévorait, prit le râteau, égalisa le terrain pour le laisser à son départ dans le même état où il se trouvait avant qu'il ne l'eût fouillé, et tout honteux, tout penaud, il reprit le chemin de la porte affectant l'air innocent d'un promeneur ordinaire.

—Oh! misérable, je l'avais deviné. Mais le caïeu, Rosa, qu'en avez-vous fait? Hélas! il est déjà un peu tard pour le planter.

—Le caïeu, il est depuis six jours en terre.

—Où cela? comment cela? s'écria Cornélius. Oh! mon Dieu, quelle imprudence! Où est-il? Dans quelle terre est-il? Est-il bien ou mal exposé? Ne risque-t-il pas de nous être volé par cet affreux Jacob?

—Il ne risque pas de nous être volé, à moins que Jacob ne force la porte de ma chambre.

—Ah! il est chez vous, il est dans votre chambre, Rosa, dit Cornélius un peu tranquillisé. Mais dans quelle terre, dans quel récipient? Vous ne le faites pas germer dans l'eau comme les bonnes femmes de Harlem et de Dordrecht, qui s'entêtent à croire que l'eau peut remplacer la terre, comme si l'eau, qui est composée de trente-trois parties d'oxhygène de soixante-six parties d'hydrogène, pouvait remplacer... Mais qu'est-ce que je vous dis là moi, Rosa!

(A suivre.)

PAGES CANADIENNES

LE FEU DE LA BAIE

Au printemps suivant, je partis pour la Baie-des-Chaleurs avec des gens de Pasquébiac, dont la goëlette avait hiverné à Kamouraska.

C'est en descendant cette fois-là que je fus témoin d'une chose dont vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler; un combat entre la baleine d'un côté, l'espadron et le fléau de l'autre.

Notre goëlette était encalmée par le travers des Capucins. On voyait devant nous, à petite distance, deux baleines qui jouaient sur l'eau; elles plongeaient en élevant droit en l'air leurs grandes queues fourchues; on entendait leur souffle et on apercevait les jets d'eau qu'elles lançaient en respirant.

Nous étions à les examiner tranquillement, lorsque tout d'un coup elles se mirent à bondir avec violence, en poussant des mugissements terribles; puis on vit autour d'une des baleines—l'autre avait disparu—un gros objet noir qui s'élevait et se rabattait, comme le fléau d'un batteur en grange.

La baleine, voyez-vous, a deux ennemis que je viens de vous nommer; ces deux ennemis s'associent ensemble pour attaquer le monstre. C'est que ce n'est pas une petite affaire que de déclarer la guerre à une bête comme celle-là. Mais c'est pour vous dire que chaque chose a son maître dans le monde; car la baleine, malgré sa gueule immense, malgré ses nageoires puissantes et sa redoutable queue, la baleine meurt toujours dans ce combat.

L'espadron attaque le premier, il enfonce son dard dans le ventre de la baleine; le fléau vient ensuite et la mord et la frappe de tous les côtés. Cette fois-là, on put voir à notre aise cette terrible bataille; car elle se passait à peu de distance de la goëlette, et la baleine se dirigeait de notre côté, dans le moment où elle fut attaquée.

Il fallait entendre les geins déchirants de la pauvre baleine; il fallait voir les bonds prodigieux qu'elle faisait. L'eau jaillissait, comme des trombes, tout autour des combattants. Le fléau s'élançait contre la géante et tapait dessus en se dédoublant.

Ils vinrent passer assez près de nous, pour qu'on pût voir, à travers le volin, les jets de sang que soufflait la baleine; la mer en paraissait teinte à plusieurs arpents à la ronde. Enfin il arriva un moment que la baleine, se soulevant presque tout entière hors de l'eau par un effort désespéré, tourna presque sur elle-même; nous vîmes se dresser droit en l'air l'un de ses ailerons énormes; nous pûmes apercevoir l'espadron attaché par son dard à son ventre blanchâtre. Le colosse retomba ensuite de toute sa masse rouge de sang, plongea à pic dans l'abîme, et tout disparut.

Le combat s'est sans doute continué au fond de la mer; mais n'a pu durer bien longtemps. Toujours est-il que nous ne vîmes rien reparaître, malgré le soin que nous mettions à examiner la surface des eaux de tous les côtés.

C'est une singulière créature que la baleine. Il y a pourtant eu un temps où ces masses vivantes se promenaient dans l'endroit même où nous sommes, un temps où presque tout le pays était sous l'eau et faisait partie de la mer; car j'ai vu des os de baleine sur le Mont-commis, en arrière de Sainte-Luce. C'est un crâne de baleine qui est là; il est situé dans une petite coulée sur le flanc de la montagne, à environ mille pieds au-dessus du fleuve. Je l'ai vu de mes yeux, et je ne suis pas le seul qui l'ait vu et touché; et puis tout le long de la côte, dans les champs, vous pouvez déterrer des charges de navires d'os de baleines.

Mais je reviens à mon histoire. Je demeurai trois ans dans la Baie; l'été je faisais la pêche à la morue et l'hiver j'allais à la chasse avec les sauvages de Cascapédiac et de Ristigouche.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est que cette vie-là; mais je vais vous raconter une aventure qui m'a bien surpris quand elle m'est arrivée; aujourd'hui je n'en ferais presque pas de cas.

Nous revenions une nuit du Banc-de-Miscou, après une absence de deux jours; nous étions trois dans une grande berge. Nous courions dans le moment Ouest-sud-Ouest, par une grande brise de vent d'Ouest, en piquant les vents pour prendre Paspébiac du retour de notre bordée; lorsque nous aperçûmes, sous le vent, une clarté qui n'avait pas l'air de la lumière ordinaire d'un bâtiment.

Cette clarté n'était pas très loin de nous, elle s'avançait même de notre côté, comme pour passer à notre arrière gouvernant nord, et elle grandissait toujours. Il nous parut bientôt que c'était un navire en feu et nous distinguions même la mâture à la lueur des flammes; puis le navire s'arrêta, n'offrant plus l'aspect que d'un vaste brasier.

C'est tout de même un navire qui brûle, nous dîmes-nous, entre nous autres, en mettant notre berge tout-à-fait dans le vent pour mieux examiner. C'est drôle qu'ils aient continué de marcher pendant que l'incendie commençait à se déclarer; mais enfin c'est clair qu'il y a là un malheur. Il faut y aller. Qui sait si ces gens-là n'ont pas besoin de nous, leurs chaloupes sont peut-être mauvaises, trop petites pour tout le monde, peut-être?

Nous changeâmes donc de route et, arrivant grande écoute, nous nous dirigeâmes vers le navire en feu qui pouvait être comme à une lieue de nous.

—Entends-tu comme des cris en peine, me dit un de mes camarades, après quelques minutes de marche.

—Non, lui répondis-je; mais j'ai un curieux bourdonnement dans les oreilles.

—M'est avis, dit au bout de quelque temps mon second compagnon qui était au guet à l'avant de la berge, m'est avis que le navire en feu s'éloigne de nous à mesure que nous avançons.

Nous allions tous de même, cependant. J'étais à la barre; je tenais toujours la même course, malgré que nous ayons parcouru plus d'espace que n'en comportait l'éloignement supposé du navire en feu.

Il y avait environ une heure que nous avions changé de route, et le navire paraissait aussi loin de nous qu'au premier moment. —Bordons, criai-je à mes camarades, c'est comme rien, il y a du sorcier là-dedans. Et mettant toute la barre à lofer j'envoyai auprès du vent.

Au même instant, le feu, que nous regardions constamment, se dispersa en mille flammèches de toutes les couleurs et disparut.

Je ne pense pas qu'il se soit dit ensuite un seul mot dans la berge avant d'arriver au banc de Paspébiac.

Il me semblait qu'une baleine brûlante me soufflait dans la figure, et je crois vraiment que j'ai senti une odeur de souffre.

Enfin, vous me direz ce que vous voudrez, mais cela n'est pas naturel!

Arrivés à terre et tous les jours suivants, rien de plus pressé que de raconter notre aventure. La chose n'était pas tout à fait si nouvelle pour les gens de l'endroit que pour moi et mes associés de ligne, qui n'étions pas nés dans la place.

"C'est le Feu de la Baie, nous dit un vieillard acadien; mais il y avait longtemps qu'on ne l'avait pas vu, il était presqu'oublié; on n'en parlait plus de ce côté-ci de la Baie. Les gens de l'autre côté, surtout à Caraquette, en parlent toujours, parce que c'est par là surtout qu'il se montrait, même pendant l'hiver au milieu des glaces.

"Ce feu a commencé à paraitre pas longtemps après le dérangement de nos gens par les anglais, ajouta le vieillard. Je pense que c'est quelqu'étincelle de l'incendie de nos maisons qui a allumé ce feu-là!"

On pensera ce qu'on voudra de cette affaire; mais moi je suis de l'avis du vieux canayen: il y a du goddam là-dedans!

Les Anglais ont fait le diable dans l'Acadie et sur les côtes de la Baie; ils ont tué, pillé, brûlé, et le diable leur rend ce qu'ils lui ont prêté. Le bâtiment qui brûle du feu de la Baie, car c'est un navire, j'ai distingué sa mâture à la lueur des flammes, est un des bâtiments des Anglais dont Charlot s'est emparé et qu'il grille à la régalade.

Puis ce n'est pas la seule chose qu'on voit dans cet endroit, de ce genre-là. Croyez-vous que c'est la mer toute seule, par exemple, qui a monté la coque du naufrage anglais bien au-dessus des plus hautes marées, au Cap Désespoir? Et ces cris, ces lamentations que plusieurs ont entendues, par le travers du banc vert et du banc des orphelins! Non, tout cela n'est pas naturel, le vieux avait raison; c'est un grand châtiment qui se poursuit dans ces parages! Enfin, vous en croirez ce que vous voudrez, ce n'est pas un article de foi; mais pour le Feu de la Baie je l'ai vu comme je vous vois, et je m'en crois.

A propos d'Anglais encore, je vais vous raconter l'histoire de Coundo le sauvage. Vous allez voir que celui-ci n'avait malheureusement pas remis sa cause entre les mains de Dieu, comme les bons Acadiens.

J.-C. Taché.

Département des patrons



Joli petit costume pour fillettes. Il comprend une blouse très ample fermant sur le devant avec manches faisant corps avec le gilet. Le cou est orné d'un joli collet. Avec cette blouse va une jupe en deux morceaux, légèrement ramassée à l'arrière. On peut employer pour ce costume des tissus tels que la serge, des cheviots carreautés, toiles, etc.

Le patron No. 6,728 est pour fillettes de 8, 10, 12 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 3½ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Cette jolie petite robe est faite pour se glisser pardessus la tête. D'apparence maritime avec cependant le collet rond au lieu du collet marin. Les manches peuvent être longues ou courtes. La jupe comprend un panneau sur le devant avec remplis tout autour, se rencontrant au milieu du dos. On peut pour ce costume employer de la toile, du gingham, etc.

Le patron No. 6,746 est pour enfants de 2, 6 et 8 ans. La grandeur moyenne demande 1⅞ verge d'un tissu de 36 pouces de large. Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

TRIBUNE LIBRE

(Suite de la page 1)

grossièrement surtout notre Archevêque? Et peut-on avoir plus grossièrement surtout notre Archevêque? Et peut-on avoir plus d'ironie de demander de vous indiquer ce en quoi vous avez insulté notre Archevêque? J'ai dit que la gravité d'une insulte se mesure par la dignité et le respect dus à la personne à qui elle est faite, à part cette dignité et ce respect dus à son caractère d'Evêque combien Monseigneur Langevin est devenu cher à tous, combien nous lui devons de reconnaissance pour son dévouement à tous nos intérêts, surtout dans la question de nos écoles. Eclairé et guidé par la direction de Rome, il pousse son dévouement à souffrir en silence les injures les plus grossières, les plus viles et les plus fausses accusations; il dépense sa santé et sa vie pour nos intérêts. Nous serions bien ingrats si au moins nous ne sentions pas l'odieux de ces insultes et si nous ne protestions pas. Vous êtes peut-être surpris qu'étant le moins qualifié, j'ose protester, mais je crois l'avoir fait avec assez de force et de clarté pour convaincre quiconque n'est pas complètement dépourvu de sens catholique ou même de bon sens.

Liguori Gagné.

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

* * *

L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, et embrasse plus qu'il ne peut lier.

* * *

Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter.

LES MANIFESTATIONS AU CANADA

Départ des premiers contingents. Des offres de services viennent de tous cotés

Montréal, 3 août. — Le port est virtuellement fermé depuis ce soir pour la première fois dans l'histoire de Montréal. Une flottille de remorqueurs navigue sans cesse dans le golfe du Saint-Laurent et deux cents hommes ont été engagés pour garder les quais.

Les matelots des navires qui se trouvent dans le port ne pourront quitter leur bord que sous escorte. Aucun navire ne pourra entrer dans le port ou en sortir sans une autorisation expresse.

Un stock de blé d'une valeur de cinq millions de dollars est gardé sévèrement

* * *

Halifax (Nouvelle Ecosse), 3 août. — Les 63e et 66e d'infanterie, et le 1er régiment d'artillerie ont été chargés de concourir à la défense du port

* * *

Winnipeg, 4. — L'honorable Hugh Armstrong, trésorier provincial, a publié la déclaration suivante, ce soir: "Etant donné les conditions financières créées par la guerre, j'ai fait remarquer au gouvernement qu'il serait sage de suspendre des dépenses sur le capital de la province."

* * *

Ottawa, 4. — Le ministère de la Marine canadienne s'occupe de recruter des hommes pour aller servir à Halifax. G. J. Desbarats, sous-ministre, a déclaré que le ministère est prêt à recevoir les applications de marins d'expérience, surtout des mécaniciens. Ces volontaires seront appelés lorsqu'il y aura lieu.

Halifax, N.-E., 4. — Le premier régiment d'artillerie canadienne, le 63e des fusilliers d'Halifax et le 6e des Fusilliers de la Princess Louise ont reçu ordre de venir prêter main forte à la garnison de la forteresse.

* * *

Saint-Jean, Terre-Neuve, 5. — L'excitation est à son comble. Les réservistes de la marine sont nombreux aux gares. Le "Calypson" arrivera, ici, avec 600 hommes, prêts au service, à la fin de la semaine. Tous les steamers de la côte ont reçu ordre de transporter ici les réservistes.

Portugla Cove, petit village situé à quelques milles de Saint-Jean, a fourni vingt-cinq hommes, prêts au service.

* * *

Montreal, 6. — Deux sulpiciens, attachés à la paroisse Saint-Jacques de Montréal, se préparent à partir pour le théâtre des hostilités, en France, comme aumôniers-ambulanciers. Ce sont MM. les abbés Richard et Carre, qui ont, avec la permission de leur supérieur, mis leur ministère à la disposition de la France, leur pays d'origine. M. l'abbé Richard est un ancien officier de l'armée française. On s'attend également à ce que plusieurs autres prêtres de Saint-Sulpice, vicaire à Notre-Dame ou professeurs au collège de Montréal et au Séminaire de philosophie, partent prochainement.

* * *

Sherbrooke, Qué., 4. — Les deux régiments de Sherbrooke, les 53ème et 54ème, ont offert leurs services au ministre de la Milice pour la guerre qui commence.

* * *

Ottawa, 3. — On annonce ici que M. Hamilton Gault, de Montréal, a offert au ministre de la milice d'équiper un régiment à ses frais; ceci représenterait une dépense de pas moins de cent mille dollars. Le gouvernement a reçu pendant toute la journée des offres de service de toutes les parties du Dominion. Mais, malheureusement, dans plusieurs cas, il s'agit de propositions d'équiper des régiments et de les faire commander par des hommes qui ne sont même pas qualifiés pour servir comme officiers supérieurs.

* * *

Ottawa, 4. — Les ministres ont siégé durant dix heures hier soir, attendant vainement des nouvelles de Londres qu'ils n'ont pas reçues, a déclaré M. Borden.

Ottawa, 4. — On offre des brevets d'officiers dans l'armée anglaise aux officiers canadiens qui ont passé au moins deux ans dans une université militaire et aux officiers-inspecteurs des corps de cadets des universités.

* * *

Québec, 4. — On apprend que la manufacture de fusil Ross a reçu une commande de 15,000 fusils de la part du gouvernement canadien. La compagnie peut fabriquer mille fusils par semaine. Des soldats veillent sur l'arsenal et sur les usines Ross.

Il y a grande activité et le commandant Atwood à la charge des préparatifs de la marine. Des corps de troupes ont été envoyés dans le bas du fleuve, le canal nord est fermé à la navigation. Un poste a été établi à l'Ile d'Orléans, tous les vaisseaux doivent s'y arrêter pour inspection.

L'enthousiasme est grand ici. Des volontaires français et anglais ont offert leurs services.

Des munitions et des fusils sont envoyés à Esquimalt.

Les Canadiens-français ont paradé par les rues de Québec, hier soir, en chantant la Marseillaise.

Les vaisseaux du gouvernement transportent des fusils et des munitions. Des munitions ont été envoyés à bord d'un convoi du Pacifique Canadien à Esquimalt. A la demande du consul de France de Montréal, le paquebot "Caroline" reste amarré ici.

* * *

Montréal, 4.—Des démonstrations patriotiques ont eu lieu hier soir. Les Français, les Belges, les Anglais, les Russes et les Italiens y ont pris part de même que les étudiants de McGill et de Laval. Une assemblée eut lieu sur le carré Philippe où des discours ont été prononcés en français et en anglais.

Le maire Martin a lancé une proclamation annonçant que les employés civiques anglais ou français qui veulent aller prendre les armes dans leur pays d'origine ont leur congé. Un grand nombre de gardes-malades de l'Ordre Victoria ont offert leurs services au minstre de la Milice.

Les officiers du 65e régiment ont convoqués hier à leur caserne où il a été décidé d'offrir les services du régiment à l'Angleterre. Les autres régiments de la ville se sont aussi réunis pour décider également d'offrir leurs services.

Ce matin est parti le premier contingent de Français qui va se battre en France.

Pour la première fois dans son histoire, le port de Montréal est aujourd'hui fermé et une patrouille de deux cents hommes en a la garde. Les mesures de guerre ont complètement désorganisé les cercles maritimes et les navires sont incapables de partir. Plusieurs commandants ainsi qu'un grand nombre de membres d'équipages sont rappelés en Angleterre car ils font partie de la réserve navale. Les navires de grain sont incapables de partir. Trois charges qui devaient partir samedi sont encore dans le port. Deux autres sont en route pour Montréal mais augmenteront le nombre des détenus à moins qu'ils ne trouvent des ordres pour les ports anglais.

Les élévateurs de grain de Montréal renferment pour une valeur de cinq millions de grain sous garde spéciale.

Tous les Suisses qui sont au pays ont reçu avis de rentrer dans leur pays.

En plus du congé accordé aux fonctionnaires civiques qui iront se battre la ville parle d'accorder un demi traitement à leur famille pendant leur absence.

Les Italiens de Montréal ont envoyé des félicitations au gouvernement de leur pays pour avoir déclaré sa neutralité dans le présent conflit.

On annonce que plusieurs nègres sont allés offrir leurs services au ministre de la Milice.

Soixante-quinze Allemands sont partis pour New-York afin de s'embarquer pour leur pays.

M. Hamilton Gault, courtier de cette ville, offre de se charger de l'équipement du contingent canadien au coût de $100,000.

Les Belges de Montréal se sont assemblés, hier, au consulat belge, pour demander d'être renvoyés dans leur pays pour se battre contre l'Allemagne. Le consul allemand a reçu ordre de faire retourner en Allemagne tous les allemands qui sont au pays, mais c'est tout un problème que de leur faire quitter le Canada par les ports canadiens et il se peut que s'ils tentent de traverser la frontière américaine ils soient détenus par les autorités de l'Immigration.

M. Dick, gérant de la Dominion Coal Co. déclare que le Canada aura amplement de charbon si le pays se voyait privé du charbon américain. Il y a assez de charbon dans la Nouvelle-Ecosse, dit-il, pour fournir tout le Canada, et il n'y a aucun danger que l'Ouest souffre aussi de la disette.

Les prix de la farine et du sucre sont augmentés. La farine a été augmentée de 30 cents par baril et le sucre de 10 cents par 100 livres.

Des arrangements sont en cours pour obtenir trente mille chevaux au Canada pour être expédiés en Angleterre, d'après une déclaration officielle de la National Live Stock Exchange Limited.

On dit que les inspecteurs anglais partiront aussitôt pour le Canada si la mobilisation est ordonnée.

ST-BONIFACE

AU COLLEGE

Les 4, 5 et 6 a eu lieu au Collège un triduum préparatoire au centenaire du rétablissement de la Compagnie de Jésus.

Le 7, une grand'messe d'action de grâces a été chantée. Le R. P. Gagnieur, recteur du collège, officiait, assisté des PP. Primeau et Beaulieu comme diacre et sous-diacre.

Samedi prochain, 15 août, fête de l'Assomption, tous les élèves anciens et actuels sont invités à venir faire la Sainte Communion au Collège, à la messe de 7 heures.

* * *

MARIAGES

4 août, Michel Christians à Martha Brabant.

10 août, Paul Madon à Lucie Rolland de Denus.

* * *

SEPULTURES

4 août, Marie, fille de Cyrille Verhelle, à l'âge de 10 mois.

7 août, Joseph, fils de Edmond St-Onge, âgé de 4 mois.

8 août, James Casey, âgé de 45 ans.

8 août, Joseph-Napoléon, fils de Wilfrid Jubinville, âgé de 8 mois.

10 août, Joseph-Cornélius, fils René Leconte, âgé de 5 mois.

* * *

BAPTEMES

5 août, Joseph, fils de Alfred Remillard et de Annie Owens. Parrain, Magloire Rémillard; marraine, Rosalie Laurin.

Marie-Lenora, fille de Philippe Guay et de Alexandrine Dupuis. Parrain, Adélard Guay; marraine, Lenora Guay.

Jeanne-Marguerite, fille de Tryphon Bral et de Alice Beheyt. Parrain, Désiré Van Belleghem, marraine, Louise Bossuyt.

Marie-Adèle-Juliette, fille de A.-E. Turenne, Parrain et marraine: M. et Mme Geo. Préfontaine, de Saint-Pierre, Man.

UN APPEL

Dans notre jeune, mais fertile pays du Manitoba, comme dans celui de France, il y a, j'en ai la douce confiance, beaucoup de jeunes filles au coeur noble et fier désirant sacrifier les plaisirs mensongers du monde pour procurer la gloire de Dieu, en le faisant connaître par les tout petits enfants. On voit même des jeunes personnes porter l'heroicité jusqu'à vouloir s'exiler en Chine ou au Japon, c'est merveilleux ! ! ! Mais Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit un jour: "Il n'est pas juste de donner le pain aux étrangers avant que les enfants de la maison soient rassasiés."

Nous avons ici au centre de notre belle province, "L'Oeuvre des Orphelins" où cent soixante cinq petits garçons de trois à douze ans, et, à St-Boniface, au de là de deux cents orphelines, qui attendent comme de petits oiseaux "la becquée maternelle." Beaucoup de ces petites âmes ont appris à offenser le Bon Dieu avant de l'aimer, la science du mensonge et du vol leur est plus familière que le signe de croix et le "Je vous salue Marie."

Je fus moi-même touché aux larmes en voyant un enfant de dix ans amené récemment par la Cour pour vol de quarante piastres tombées sous sa main en faisant les chambres. "Qu'as-tu fait de cet argent?" "J'avais faim, et je me suis acheté des gâteaux, des bonbons, etc., pour trois piastres, ma mère n'est pas chez nous depuis trois jours." Quelle responsabilité pour des parents! Cet enfant parlait avec une naiveté touchante. Pauvre petit être aimé de Dieu, si tu avais appris à le connaître, tu ne l'aurais certainement pas offensé si tôt.

Aujourd'hui je viens au nom de la Rev. Sr. Superieure faire appel aux personnes charitables qui désireraient venir en aide aux bonnes Soeurs qui plient sous le poids du jour, soit à la couture, soit à l'enseignement des prières et du catéchisme, et cela pour l'amour de Dieu, qui vous donnera pour "gage" ses consolations celestes, et qui sait peut être, l'insigne bienfait d'une vocation de Charité. Si cette humble voix jette dans votre coeur un brin d'amour pour le pauvre orphelin, n'y resistez pas, venez frapper à l'Orphelinat St. Joseph rue du Portage, Winnipeg, et la Rev. Sr. Superieure, veritable mère du pauvre et de l'orphelin ouvrira grand ses bras et son coeur pour vous recevoir.

L'Ami de l'orphelin.

UN INFAME MARCHE

Les offres faites par l'Allemagne à l'Angleterre pour obtenir sa neutralité.

Londres, 6.—Un livre blanc contenant toute la correspondance qui précéda l'ouverture des hostilités entre l'Angleterre et l'Allemagne a paru aujourd'hui.

Il s'y trouve une lettre de l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, sir William Edward Goschen, disant que l'Allemagne avait "une offre tentante dans le but d'obtenir la neutralité de l'Angleterre" Elle offrait de donner l'assurance que l'Allemagne ne visait à aucune acquisition territoriale aux dépens de la France si l'Angleterre promettait de rester neutre.

Quand on lui demanda si l'Allemagne se montrerait aussi désintéressée en ce qui concerne les colonies françaises, le chancelier de Bethmann-Hollweg répondit qu'il ne pouvait faire la même promesse à propos des colonies.

Sir Edward Grey répondit à la communication de l'ambassadeur:

"Ce serait une honte pour nous de conclure ce marché avec l'Allemagne aux dépens de la France, une honte dont le bon renom de notre pays ne serait jamais lavé."

M. Asquith, premier ministre, a déclaré à la chambre des communes que le Livre blanc montre quels efforts incessants et énergiques sir Edward Grey a faits pour assurer à l'Europe une paix honorables et durable.

Après avoir lu la dépêche de l'ambassadeur d'Angleterre, sir Edward Goschen, au sujet de "l'offre tentante dans le but d'obtenir la neutralité de l'Angleterre", le premier ministre a fait remarquer que l'offre de l'Allemagne équivalait à lui faire "l'infâme proposition de laisser l'Allemagne libre de s'annexer toutes les possessions françaises hors d'Europe."

M. Asquith a poursuivi ainsi:

"Si l'Angleterre avait accepté cette offre, quelle réponse aurait-elle donnée à la Belgique?

L'Angleterre aurait seulement pu répondre qu'elle avait vendu son obligation de tenir sa parole à la puissance qui la menaçait. Quelle aurait été la position de l'Angleterre si elle avait consenti à cet infâme marché et qu'aurait-elle reçu en retour? Rien que la promesse donnée par une puissance qui à ce moment même annonçait l'intention de violer son propre traité.

"Nous nous serions déshonorés et nous aurions trahi les intérêts de notre pays si nous avions accepté. Nous avons le droit de dire au nom du pays que nous avons fait tous nos efforts pour maintenir la paix et que nous avons été forcés de faire la guerre.

"Le gouvernement est sûr que l'épée de la nation a été tirée pour une juste cause. Nous luttons d'abord pour remplir des obligations internationales qu'aucun particulier qui se respecte n'auraient violées, ensuite pour sauvegarder le principe que les petites nations ne doivent pas être écrasées au mépris de la bonne foi internationale par la volonté arbitraire d'une puissance dominatrice.

"Jamais une nation ne s'est engagée dans la lutte avec une conscience aussi libre ni avec une résolution aussi ferme. C'est lutter pour la défense d'un principe dont le respect s'impose au monde civilisé. La lutte étant commencée faisons ensorte que toutes nos ressources, celles du Royaume-Uni et celles du vaste empire dont il est le centre soient jetées dans la balance."

Le premier ministre a parlé brièvement de la nomination de lord Kitchener au poste de ministre de la guerre. Il a demandé en son nom le pouvoir d'augmenter d'un demi-million d'hommes l'effectif de l'armée.

"Ce qui m'encourage à demander cela, dit M. Asquith, c'est non seulement la gravité des circonstances, mais le fait que l'Inde est prête à nous envoyer deux divisions et que chacun des dominions a spontanément offert de fournir tout ce qui sera possible en hommes et en argent pour venir en aide à l'empire. La mère-patrie doit donner l'exemple tout en acceptant avec des témoignages d'effection et de gratitude les offres filiales des membres éloignés de la famille."

LES HEROS DE L'AIR

Se sacrifiant pour la patrie, un aviateur français lance son appareil sur un grand Zeppelin.

Paris, 3 août. — Un aviateur français parti de Nancy sur un monoplan Blériot a passé au-dessus de reconnaissances allemandes près de Longwy et a jeté des bombes sur les soldats allemands

L'une d'elles serait tombée sur la locomotive d'un train blindé que les Allemands avait fait passer sur la ligne du chemin de fer, et l'aurait complètement détruite.

Cette audacieuse tentative a eu lieu avant l'aube, et l'aviateur a pu fuir sans avoir été blessé.

Vingt-six soldats ont été tués dans la première bataille aérienne dont on parlera dans l'histoire et qui fut livrée sur la frontière française.

Un aéroplane dirigé par un aviateur français plein de courage et d'audace est venu se jeter sur un grand Zeppelin. Les deux machines ont été détruites.

Les vingt-cinq soldats allemands ont trouvé la mort au milieu des débris du ballon qui vint s'abattre sur le sol francais

On ignore encore le nom de ce brave français. On avait dit tout d'abord que le héros en question était Roland Garros, le fameux aviateur parisien, mais les dernières dépêches de Paris ont démenti cette nouvelle.

Cette première bataille aérienne a eu lieu à Cirey-les-Forges petite ville située sur la frontière française, hier dans l'après-midi L'aviateur français s'est sacrifié sans hésiter, pour sa patrie.

Le Zeppelin avait tout d'abord été aperçu à Cirey-les-Forges, hier à une heure avancée de l'après-midi. Il était parti en reconnaissance sur la frontière, quand le bruit spécial du moteur d'un aéroplane fut entendu.

L'on vit alors l'aviateur s'élever dans les airs et s'approcher de l'immense réservoir à gaz du Zeppelin.

Il dirigea sa machine sur le ballon allemand, et entra comme une flèche dans le flanc du ballon. Une explosion épouvantable se produisit, les deux machines étaient réduites en miettes.

On crut d'abord que l'aéroplane n'avait fait que pénétrer dans l'enveloppe, mais quand on vit qu'il avait traversé le Zeppelin, on comprit que les deux machines étaient hors d'usage.

Le Zeppelin vacilla un moment et enfin s'abattit avec fracas sur le sol. Au premier choc, presque tous les soldats allemands ont été projetés hors du ballon, et sont venus s'écraser sur le sol à une certaine distance du Zeppelin.

L'aéroplane réduit en miettes par cette collision est venu tomber, lui aussi, sur le sol avec le premier héros français de cette guerre.

D'autres aviateurs français ont déclaré qu'ils étaient décidés à détruire tous les Zeppelins de la même façon, ajoutant que les plus gros ballons dirigeables pouvaient être détruits, sans grand danger pour l'aéroplane, si ce dernier était dirigé convenablement.

CHEZ LES ANGLAIS

Vingt et un espions arrêtés en vingt-quatre heures.

Londres, 5.—Le roi Georges a envoyé le message suivant au vice-amiral sir John Jellicoe, qui vient d'être nommé commandant en chef de la marine anglaise:

"En ce grave moment de l'histoire de notre nation, je vous adresse, ainsi qu'aux officiers et aux hommes de la flotte dont vous avez pris le commandement, l'assurance de ma confiance que, sous votre direction, elle ressuscitera et renouvellera les anciennes gloires de notre marine royale et montrera une fois de plus qu'elle est le soutien inébranlable de l'Angleterre et de son empire à l'heure du danger."

* * *

Londres, 5.—M. Asquith, premier ministre, a annoncé aujourd'hui que le gouvernement anglais demanderait demain un nouveau crédit de 100 millions de livres sterling (2,500,000,000 de francs).

On a annoncé officiellement la démission du vicomte Morley et de M. John Burns du cabinet.

Le feld-maréchal Kitchener a été nommé secrétaire d'Etat à la guerre.

M. Reginald MacKenna, secrétaire de l'intérieur, a annoncé aujourd'hui l'arrestation de 21 espions dans les Iles britanniques dans les dernières vingt-quatre heures, la plupart dans les centres maritimes.

AU CANADA

La foule détruit l'aigle du consulat d'Allemagne à Vancouver

Vancouver, 5.—Le grand aigle noir qui surmonte la porte du consulat d'Allemagne a été mis en pièces par la foule, qui a menacé de détruire le consulat tout entier.

L'inscription qui se trouvait sur la porte a été effacée.

Les autorités du service d'immigration et les atuorités militaires prennent des mesures pour empêcher les sujets allemands et autrichiens de s'enfuir aux Etats-Unis.

POUR LA FRANCE

Des volontaires de toutes nationalités s'enrôlent à Paris.

Paris, 5.—De nombreux réformés se sont réunis ce matin et ont demandé au minitre de la guerre de former un corps de volontaires

Cinq cents aviateurs français ou étrangers ont offert leurs services.

Les corps de volontaires étrangers recueillent de nombreuses adhésions.

Les étrangers résidant à Paris forment des corps de volontaires. Le nombre des Italiens voulant se battre pour la France est déjà de huit mille et les adhésions continuent!

Les mineurs, originaires de la Pologne allemande et de l'Autriche, qui travaillent dans les mines du Nord, n'ont pas répondu à l'appel de leurs pays et ont décidé de former une légion polonaise.

Les Grecs, les Suisses, les Turcs, les Arméniens et les Roumains forment des corps de volontaires.

Un groupe d'Espagnols et d'Argentins, habitant Auteuil, ont déclaré leur intention de former un bataillon sous le commandement d'un officier français.

L'ambulance organisée par la Croix Rouge américaine est presque prête à fonctionner. Des tentes ont été installées dans les spacieux jardins de l'hôpital américain de Neuilly, sous la surveillance de douze docteurs. Les Americains ont été parmi les premiers à offrir leurs services; leur offre fut immédiatement acceptée.

LA GUERRE AERIENNE

Un aviateur allemand fait tomber des bombes sur Lunéville.

Paris, 4.—Hier soir, un aéroplane militaire allemand a jeté trois bombes sur Lunéville, ville forte située au sud-est de Nancy. Il y a eu quelques dégâts.

Les dernières dépêches reçues de Lunéville disent que ce bombardement d'un nouveau genre excite au dernier degré la population. Une des rues principales a été fortement endommagée, ainsi qu'une grange, mais personne n'a été blessé.